

YOLANDE VERNES - CROWE

ET

SUZANNE RIVIER-DEVÈZE

# LES CHEMINS DE LA CURIOSITÉ



UNE

**BIOGRAPHIE**

DE

**YOLANDE VERNES - CROWE**





**LES CHEMINS DE LA CURIOSITÉ**

UNE BIOGRAPHIE DE  
YOLANDE VERNES-CROWE

© L'Esprit de la Lettre Éditions, Genève, 2026  
Suzanne Rivier-Devèze  
30 chemin des Crêts de Champel  
CH-1206 Genève

ISBN édition papier : 978-2-940587-42-1  
ISBN édition numérique (pdf) : 978-2-940587-43-8

Dépôt légal BGE Genève et BNS Berne, 2026

[www.esprit-de-la-lettre.swiss](http://www.esprit-de-la-lettre.swiss)

**YOLANDE VERNES - CROWE**  
ET  
**SUZANNE RIVIER - DEVÈZE**

**LES CHEMINS DE LA CURIOSITÉ**  
**UNE BIOGRAPHIE DE**  
**YOLANDE VERNES - CROWE**

Basée sur des entretiens  
entre YVC, SRD et Cyprien A. Rivier  
jusqu'en février 2026





Il y a quelque chose de bizarre dans la manière dont se dessine une vocation ou le choix d'une orientation. Cela est venu très tard chez moi. Il a fallu la bousculade d'un divorce pour que je me rende compte que j'avais des curiosités intenses dans certaines directions, liées à mon éducation classique de latin-grec. J'étais toujours attirée par le monde méditerranéen, le monde gréco-latin inhérent à la culture générale que l'on recevait dans les lycées des années 1940 et pendant toute une partie du XX<sup>e</sup> siècle. C'est cette curiosité qui m'a ouverte à un cheminement tout à fait différent du parcours traditionnel : mariage, enfants, famille, etc. C'est elle qui m'a poussée à d'abord faire une thèse sur l'architecture, ce qui ne reflétait pas mon intérêt pour la céramique, même si en fin de compte l'attrait pour la céramique a pris le dessus.

Ma grand-mère paternelle<sup>1</sup>, très cultivée, était férue d'histoire. Elle avait réalisé un tableau de comparaison entre les histoires européennes du XV<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècles. Il était collé sur un tissu de lin, on pouvait donc l'étudier comme on étudierait une carte, avec les événements mis en parallèle à travers l'Europe. Sa curiosité historique se doublait de son attrait pour la géographie. Ceci ajouté à la qualité des professeurs d'histoire et géographie que j'ai eus par la suite m'a fait bénéficier dans ces matières d'une sorte de bombardement didactique assez extraordinaire.

---

1 Elisabeth Hélène Mallet (1876-1971)

On se rend rarement compte de l'importance d'avoir à l'esprit ce fonds de commerce qu'est l'histoire et la géographie, même pour la vie de tous les jours. Connaître le climat c'est comprendre des modes de vie, en observant le relief on voit où passent les invasions, si l'on examine les fleuves ou l'accès à la mer, on peut déterminer l'histoire économique d'un pays. Ce sont des choses simples mais essentielles, non seulement pour les contacts humains mais aussi pour la compréhension du monde et les relations internationales. Souvent on n'appréhende pas tout cela parce que la portée de ces matières a été mal enseignée.

### Une enfance parisienne

Je suis née le 14 juin 1930 à Paris, dans le VIII<sup>e</sup> arrondissement.

Nous avons habité à l'avenue Paul Doumer, au numéro 60, dès 1935 ou 1936. Mes parents ont pu suivre la construction du bâtiment et ont fait faire un duplex, nous avons le cinquième et le sixième étage ainsi que la terrasse en haut de l'immeuble. Une gouvernante norvégienne, Frøken Swan, s'occupait de ma sœur Diane et moi, nous parlions anglais avec elle. La vie était luxueuse, mais avec une certaine discipline, il fallait que l'on obéisse, il n'y avait pas de marge. Et c'était une routine d'enfer. On se levait toujours à la même heure, on se couchait toujours à la même heure, il n'y avait jamais de différence dans les journées. L'après-midi nous sortions nous promener avec la gouvernante, qui marchait comme un brigadier, et je trouvais cette promenade assommante. Enfin, ce n'était pas très drôle. Alors je lisais beaucoup. Lorsque j'ai appris à lire, très vite j'ai trouvé cela excitant, et je me suis rapidement réfugiée dans la lecture. J'ai commencé avec les *Contes et Légendes* de tous les pays du monde, c'était une collection d'une vingtaine ou une trentaine de volumes, et les textes de la comtesse de Ségur. Et par la suite je me suis toujours enterrée dans les bouquins. Toujours.

Notre éducation n'était pas du tout habituelle, en ce sens que nous n'allions pas à l'école. Nous suivions à domicile l'enseignement du Cours Hattemer. Une institutrice protestante, Mademoiselle Malbert, que nous appelions Zélette, habitait à la maison, et une fois par semaine nous nous réunissions rue Anatole-de-la-Forge pour être notées sur le travail fait entre-temps avec l'institutrice. Il faut alors imaginer une longue table avec une vingtaine de petites filles autour, et derrière, les institutrices et les mères assises le long du mur. C'était un système assez féodal. Madame Parisot, qui était absolument extraordinaire, menait cela de main de maître.

J'ai commencé à lire, écrire et compter peut-être à six ans, certainement pas plus tard. Tout était mené de front. Pour apprendre à lire, il y avait une image sur la page de droite du manuel, et sans doute le texte à gauche. Il y avait un boulier pour apprendre à additionner et à soustraire. Le boulier était très utilisé dans toutes les classes primaires. Et il fallait absolument apprendre par cœur les tables de multiplication, sans doute aussi de division, mais celles de multiplication c'était essentiel. Il fallait tout savoir par cœur. Pour l'écriture, il fallait cadrer les lettres entre deux lignes. Et l'on faisait bien sûr la différence entre les majuscules et les minuscules. Les lettres devaient être liées. Maintenant, dans certains pays toutes les lettres sont détachées, dans d'autres on écrit en lettres majuscules. Il ne semble pas y avoir de règle générale, d'où des écritures assez redoutables, d'autant que plus personne n'écrit à la main, tout le monde se sert de l'ordinateur. Mais je trouvais que c'était un exercice intéressant et je n'ai jamais rencontré de grand obstacle pour apprendre. C'était plus intensif que dans l'école publique parce que c'était du *one to one*, on arrivait donc en sixième assez bien équipées. Tout était vérifié par l'institutrice, qui est devenue une amie par la suite. Elle avait de l'humour alors que la gouvernante norvégienne n'en avait pas du tout. Et tout ce que j'ai appris dans le primaire est vraiment resté.

J'ai eu une enfance heureuse en cela qu'elle n'était pas mouvementée. Mais il ne se passait rien de très exceptionnel. Une fois, nous avons été au cirque, et suite à cela nous avons inventé ma sœur et moi, le cirque Yodi, pour Yolande et Diane. Nous faisons des programmes, nous avons imaginé une famille avec des enfants à qui il arrive des aventures etc. Le cirque Yodi, c'était très important. Puis lorsque le dessin animé *Blanche-Neige* est sorti au cinéma<sup>2</sup>, maman nous a emmenées le voir. Mais quand la sorcière est apparue, elle a craint que cela terrifie ma sœur Diane, qui avait trois ans de moins que moi, et nous sommes parties. Nous n'avons jamais vu la fin de *Blanche-Neige* à cause de la sorcière. Nous avons aussi visité les Invalides, la tombe de Napoléon, je crois que c'est la seule visite que j'ai faite avec mes parents. La taille du monument m'avait un peu affolée, c'est tout ce dont je me souviens. Il y avait comme cela tout un arrière-plan de petits événements. D'habitude nous allions plutôt au grand air, au Jardin d'Acclimatation, où il y avait des bacs à sable, un zoo et un petit chemin de fer qui amusait beaucoup les enfants, voire au «Tir aux Pigeons», qui était un des clubs chics auquel on devait appartenir pour jouer au tennis etc. J'y retrouvais les enfants des amis de mes parents. Je pense que mes parents n'avaient pas d'autre idée que nous y emmener pour jouer à l'extérieur plutôt que rester à l'intérieur pour visiter des musées et des expositions.

Au quotidien, on voyait à peine mon père. Il était banquier, à la banque de famille qui avait été fondée à Paris en 1830. Il partait à 8 h du matin, rentrait à 7 h et demie du soir, on le voyait le week-end, c'était tout. Ma mère adorait la culture, elle jouait du piano et cousait très bien, mais elle n'est pas allée plus loin. Sa mère était envahissante, elle l'appelait tous les matins. D'ailleurs

---

2 Le dessin animé *Blanche-Neige* est sorti en France le 6 mai 1938.

quand mon père a construit la maison à Saint-Tropez, à soixante ans, il a refusé qu'elle y vienne. En rentrant de chasse, en 1936 je crois, ma mère a eu un accident de voiture qui lui a complètement enfoncé la hanche gauche. Elle a boité, a vraiment souffert pendant longtemps, puis a été une des premières opérées de la hanche, par le docteur Judet. Par la suite il l'a faite venir dans ses conférences pour montrer comme elle marchait bien. Donc, ma mère voyait ses amies, menait la vie que l'on menait dans ce milieu. Elle avait tout le personnel qu'il fallait, alors on l'embrassait le matin, on l'embrassait le soir et voilà.

### Du Rayon vert au Rouvray

Le jour de la déclaration de guerre, le 3 septembre 1939, nous étions chez ma grand-mère au Rouvray, en Seine-et-Oise, donc tout près de Paris. C'est là que j'ai vu mon père en uniforme pour la première fois, avec son calot de capitaine. Ensuite on parlait toujours de lui en disant qu'il était «au front». Il n'a pas voulu que nous restions dans la région, il nous a envoyés au Pyla, près d'Arcachon. L'oncle Philippe y avait une propriété, Le Rayon Vert. Alors nous avons déménagé, avec mon frère aîné Christian. L'hiver de ce qu'on appelait «la drôle de guerre», je l'ai passé au bord du bassin d'Arcachon. Comme c'était plutôt calme sur le front à ce moment-là, mon père est venu en permission au Pyla au moment de Noël. C'est là qu'il m'a appris à jouer aux échecs.

En juin 1940, nous étions toujours au Pyla, après mon opération de l'appendicite à Orléans où se trouvait le docteur Bréchet, qui avait opéré ma mère tout de suite après son accident. J'ai alors vu arriver les Allemands<sup>3</sup>. Il y avait un courant dans le bassin, à marée montante et à marée descendante, mais les soldats ne le savaient

---

3 Les Allemands sont arrivés le 22 juin à Arcachon.

pas et certains se sont noyés. Je les entendais parfois très bien lorsqu'ils chantaient magnifiquement des chansons de marche. Il ne fallait pas l'admettre mais c'était un plaisir de les écouter.

Mon père était à la tête de la circulation du secteur français à Dunkerque. Il y avait deux secteurs, l'un dirigé par les Français et l'autre par les Anglais. Puis il a été embarqué vers Angleterre et a vu son ami David Keswick. Il est alors revenu en Bretagne car l'idée était de créer un réduit breton pour résister aux Allemands<sup>4</sup>. Mais le général en charge n'a pas voulu. Plus tard il a été fait prisonnier à Rennes. Les Allemands sont arrivés à la caserne pendant le déjeuner, et à sa grande honte, il a été emmené.

Finalement nous avons regagné Paris durant l'automne 1940. Nous avons pu avoir des bons d'essence pour remonter avec la voiture et toutes les affaires, y compris le chien, Kern. C'était le premier grand retriever noir arrivé en France depuis l'Angleterre, en 1937, qui a été le père de tous les autres qui ont suivi. Il a vécu dix-huit ans et c'était le joyau de mon père, qui était grand chasseur et grand pêcheur devant l'Éternel. Maman avait son permis de conduire, ce qui était assez exceptionnel pour l'époque, et c'est elle qui nous a raccompagnés en conduisant la Peugeot familiale. Nous sommes remontés du Pyla en septembre, et Maman nous a déposées, Diane et moi, au Rouvray. Ma grand-mère s'était installée à la campagne parce que sa maison à Neuilly avait été réquisitionnée par l'occupant. Maman devait retourner à Paris dans l'appartement de l'avenue Paul Doumer pour la rentrée de Christian au lycée Janson de Sailly. Le premier hiver de l'Occupation, nous les filles, avons donc habité à la campagne, d'octobre 1940 à mars 1941. À ce moment-là,

---

4 Sir John Keswick, le frère de David, a fait partie des services secrets anglais durant la Deuxième Guerre mondiale, dont une des missions était d'aider les mouvements de résistance locaux.

notre institutrice Zélette est aussi venue habiter au Rouvray. Nous suivions les cours Hattemer par correspondance, le même système qu'à Paris, mais sans les évaluations hebdomadaires. C'était un luxe extraordinaire. Il n'y avait que des femmes, Grand-Maman, sa fille tante Élisabeth, Margrit – une gouvernante venue de Zurich –, Zélette, la gouvernante norvégienne et nous. Le seul homme, qui n'avait pas été fait prisonnier, était André, le maître d'hôtel. Il était entré au service de Grand-Maman au moment des fiançailles de Maman. Il a connu toutes les générations et c'est lui qui a mis Grand-Maman dans son cercueil.

Le Rouvray a occupé une place particulière dans ma vie, nous y avons passé aussi de nombreuses vacances. Avant guerre, c'était une grande propriété, avec chevaux et chiens de chasse, à l'extrémité occidentale de la forêt de Rambouillet. La maison, dans une vaste clairière, était donc entourée de bois. Nous y menions une vie proche de la nature mais aussi studieuse, et nos jeux étaient souvent orientés vers le théâtre. Ceci grâce aux talents littéraires et musicaux de tante Élisabeth, à la fois autrice pour *Le Magasin pittoresque*, poétesse et soprano. Dans le prolongement du cirque Yodi, nous élaborions diverses pièces, dont nous donnions avec joie des représentations devant l'auditoire familial.

Puis l'année suivante, à l'automne 1941, à onze ans et demi, je suis entrée en sixième au lycée Molière.

### Au lycée Molière

Devoir aller au lycée tous les jours, matin et après-midi, a été un choc. Je trouvais cela infernal mais il a fallu que je m'y fasse. Comme j'étais très timide, sage et très disciplinée, la professeure de français m'avait appelée Minerve. Assez vite, j'ai trouvé de bonnes compagnes, dont les jumelles comédiennes Geneviève et Odile

Brunet qui sont devenues des amies pour la vie. Ces années ont été vraiment heureuses, avec des classes très intéressantes, des professeurs de premier ordre, toutes des femmes. Le lycée n'était pas très loin de ce qui est aujourd'hui la Maison de la Radio et de la Musique, on y allait à pied en un quart d'heure. Mes amies les jumelles étaient toujours en retard. Une autre amie, Hélène Achard, emmenait toujours un sandwich pour moi parce que je me levais le plus tard possible et ne prenais jamais le temps pour un petit déjeuner. La plupart de mes amies ont été des relations de lycée, pas de mon monde. C'était un univers très intéressant du point de vue social. C'était une mixité de riches en quelque sorte, puisque nous étions dans le XVI<sup>e</sup> arrondissement, mais une des filles les plus intelligentes sentait la cuisine, parce qu'elle faisait ses devoirs dans la pièce où sa mère était cuisinière. Donc il y avait une variété de contacts.

Ce qui était frappant, c'est que les classes étaient toutes petites parce qu'il n'y avait plus d'enfants juives. Nous avons un mémorial tous les ans au mois de janvier pour les 72 personnes, dont 20 élèves du lycée, qui ont péri en camp ou qui ont été tuées dans la résistance. 72, c'est beaucoup. Et en 1944 toutes celles qui étaient rescapées ont réapparu et les classes se sont regarnies. Elles prenaient toutes les premières places bien sûr, parce que c'étaient les plus intelligentes. Je pense que c'était dû à une forme de pensée, une forme d'esprit qu'on hérite, des générations et des générations de culture générale, de curiosité d'esprit, de lecture. Alors les classes étaient vivifiantes, les professeures, toutes agrégées, étaient stimulées par des élèves talentueuses et nous faisons de notre mieux. C'était du haut de gamme. Ces six années de lycée ont été capitales dans ma formation, cet ensemble de latin, de grec, de culture française, transmis par des professeures de français remarquables, m'a vraiment façonné l'esprit. On étudiait des tragédies, Molière, le XIX<sup>e</sup> siècle, on approfondissait les sujets. Ma culture générale, qui

ahurissait mon ex-mari, vient de là. Il n'y avait rien d'équivalent en Angleterre, sans parler des États-Unis... Cela m'a tellement impressionnée que par la suite, avec ma sœur, nous avons créé des bourses pour aider des élèves à terminer leurs études supérieures dans les pays anglo-saxons. J'ai une énorme reconnaissance envers cette éducation républicaine.

C'étaient déjà l'histoire et la géographie qui m'intéressaient le plus. En première et en terminale j'ai eu un professeur d'histoire et géographie extraordinaire, Mademoiselle Marcelle Glotz, la fille de l'historien Glotz<sup>5</sup> qui était un spécialiste fameux de la Grèce antique. Elle faisait des cours passionnants. Pendant l'Occupation elle avait été cachée puisqu'elle était juive, donc elle n'avait pas pu enseigner. Les professeurs agrégés avaient un contrat avec l'État, et elle devait encore assurer deux ou trois années de professorat. J'ai eu ainsi le bénéfice de ses cours absolument magnifiques. Elle portait un chignon blanc, une grande cape grise et elle parcourait de bas en haut les couloirs de la classe sans utiliser la moindre note. Elle nous a appris à structurer nos prises de notes : «vous soulignez en rouge, vous soulignez en bleu, vous mettez des têtes de paragraphes. J'ai l'impression que vous êtes des tas de glaise sur lesquels j'imprime mon pouce.» Elle a beaucoup développé ma curiosité et mon goût pour l'histoire. Comme mon amie Marguerite Sarremejean, mais d'une façon absolument différente. J'avais une inclination vers ces matières, et grâce à elles cela a été réaffirmé.

#### Pendant l'Occupation

En mars 1941, mon père est revenu de son camp de prisonniers, un soldat allemand l'a raccompagné avenue Paul Doumer.

---

5 Marcelle Glotz (1886-1956); Gustave Glotz (1862-1935)

C'est à partir de là que je l'ai un peu mieux connu. L'hiver, nous étions forcés de vivre dans la seule pièce chauffée de l'appartement, le petit salon, où se trouvait un Mirus c'est-à-dire un petit poêle à bois. Au début mon père fumait beaucoup de cigarettes mais il a très vite compris que si d'autres personnes se tiennent dans la même pièce, tout le monde est enfumé. Il a donc arrêté, ce que bien peu de fumeurs font car la plupart ne pensent pas à leur entourage.

Il y avait très peu de lait, de beurre, de nourriture disponible. Toute la bonne nourriture passait en Allemagne et en France tout était rationné. Pour acheter quelque chose, il fallait utiliser les cartes d'alimentation, que l'on allait chercher à la mairie. Il s'agissait de carnets individuels, de différentes catégories en fonction de l'âge, contenant des coupons détachables à remettre aux commerçants, donnant droit chacun à une certaine quantité de viande, de beurre, de sucre, de vêtements... Les chaussures étaient le plus difficile à trouver. Les fonctionnaires qui s'occupaient du rationnement étaient tous français mais le rationnement lui-même était évidemment contrôlé par les Allemands.

Il existait un vaste réseau de marché noir très organisé pour le beurre, la viande, les œufs, etc. Mais mon père a préféré mettre en place lui-même notre ravitaillement. Il a trouvé une ferme, à Civry-la-Forêt en Seine-et-Oise, et l'a aménagée avec tout le matériel et les animaux nécessaires. Chaque semaine il allait chercher de la nourriture et du bois à la campagne avec une voiture à gazogène, un système qui permet de créer du carburant avec du charbon de bois. Il n'était pas interdit de planter des choux et des pommes de terre, donc il n'y avait pas de problème si l'on était contrôlé. En arrivant, il mettait un peu de chauffage, puis allait apporter des œufs, du beurre, etc. chez ma grand-mère ou chez ma tante. Il nourrissait ainsi au moins trois familles.

Il était très important de ne pas téléphoner à 9 h du soir, parce que c'était l'heure des nouvelles de la BBC. Maman connaissait

le nom de tous les speakers, elle racontait qu'elle se souvenait de la voix de Dimbleby<sup>6</sup>, un des commentateurs fameux de la BBC, qui décrivait au moment de la conquête de la Sicile: «And I saw the horizon, I was in Sicily and I could see the sea» etc... La radio française était à la merci des Allemands. On disait «Radio-Paris ment, Radio-Paris est allemand.» De 22 h à 6 h du matin il y avait le couvre-feu, tout devait être noir. Si un rayon de lumière était visible, on devait payer une amende. Et on avait droit seulement à une certaine quantité d'électricité, on payait le double si on la dépassait.

On s'adapte à beaucoup de choses d'une façon incroyable et cela m'a toujours sidérée. Il y avait des Allemands partout dans Paris. Quand les Allemands étaient sur un trottoir, eh bien on s'arrangeait pour ne pas marcher sur le même trottoir. L'avenue de Rivoli était remplie de drapeaux nazis avec la swastika, on n'appréciait pas mais on s'y faisait. Paris, c'était l'endroit où les Allemands venaient en permission comme récompense après le front russe, et il fallait que tout fonctionne. Il fallait que les cinémas, les théâtres, l'opéra, tout continue à marcher. Des quantités de gens étaient considérés comme des «collabos», mais ils ne pouvaient guère faire autrement. Et les spectacles ont continué. La vie a continué. Au théâtre ou au cinéma, mais surtout à l'opéra et aux concerts, il y avait à la fois des Allemands et des Français dans la salle. En fait, on était contre la Gestapo, contre les SS, mais il n'y avait pas vraiment d'animosité contre les soldats «normaux» de la Wehrmacht. La cohabitation était possible. Les femmes qui étaient dans l'armée s'occupaient de la bureaucratie et portaient un uniforme gris, on les appelait les souris grises. Dans le métro, il y avait des marins allemands, dont les casquettes portaient à l'arrière des sortes de rubans

---

6 Frederick Richard Dimbleby (1913-1965)

qui pendaient. C'était évidemment très tentant mais fallait éviter de couper les rubans ! Il y avait toujours un bataillon de SS quelque part, mais on ne les voyait pas. Et si on n'était pas dans la Résistance, on n'était pas poursuivi. La chose la plus dramatique, c'était les affiches dans le métro qui portaient le nom des résistants fusillés. Il fallait néanmoins faire très attention. Un jour, je suis rentrée à la maison avec un tract anglais que j'avais ramassé dans la rue et mis dans ma chaussure. Mes parents étaient fous furieux à l'idée que j'aurais pu me faire arrêter avec.

Pendant l'Occupation, on ne pouvait évidemment pas aller au bord de la mer, alors chaque été on m'envoyait passer trois semaines dans les Charentes, à Saint-Maigrin près de Cognac, dans la propriété de la tante Martell<sup>7</sup>, la tante de ma grand-mère Vernes. C'était une grande propriété d'environ 500 hectares, avec un drôle de petit château comme on en faisait à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, que Monsieur Martell avait fait construire. Il y avait beaucoup de vignes et un lac où nous nous amusions énormément. On y pêchait à la traîne, je ramais et le cousin James Mallet, que l'on appelait Jimmy la mallette, lançait la ligne. C'était un très bon pêcheur. On appâtait les carpes avec des pommes de terre, il attrapait des brochets énormes que l'on mangeait. Il y avait aussi ma cousine Agnès. Nous étions deux filles de douze, treize ans, James en avait environ quinze, et le soir nous sortions de nos lits sans que personne le sache et nous nous retrouvions sur les toits du château.

### La fin de la guerre

Au mois de mai 1945 les garçons de Janson de Sailly, le lycée voisin du lycée Molière, sont venus nous chercher pour marcher

---

7 Née Caroline Estelle Elisabeth Mallet (1841-1928)

jusqu'à l'Arc de Triomphe, à trois kilomètres, pour célébrer la paix. Le trajet passait Place du Trocadéro, où se trouvait l'école catholique Sainte-Marie, et je suis montée jusqu'au dernier étage pour dévoyer les petites élèves et les emmener avec nous. On s'est fait traiter de Dieu-sait-quoi! Une fille de banquier protestant à Sainte-Marie, c'était complètement fou! Malheureusement, je n'ai pas pu aller jusqu'à l'Étoile parce qu'il fallait que je retourne chercher ma sœur Diane qui était restée au lycée pour la ramener à la maison. Mes chaussures étaient complètement usées, mes semelles se sont décollées, j'ai pratiquement marché pieds nus. C'est resté un souvenir très marquant.

Juste avant la Libération, notre père a fait la même chose qu'en 1939, il n'a pas voulu que nous restions à Paris. Nous nous sommes installés à la ferme. Au moment du Débarquement nous avons vu partir pendant la nuit les derniers camions allemands remplis de camemberts et de champagne, et le lendemain les soldats américains du général Patton sont arrivés. La division de Paris passait par là pour entrer dans Paris par le sud. C'était la première fois que leurs officiers rencontraient des gens qui parlaient anglais, alors ils étaient ravis. Nous sommes restés en contact avec certains d'entre eux. Comme personne ne connaissait les uniformes américains, ils distribuaient des feuillets représentant leurs uniformes et leurs grades. Ils distribuaient aussi du chocolat, des chewing-gums. À ce moment-là il n'y avait plus assez de blé, le pain se faisait avec de la farine de maïs. Cela les étonnait alors on leur donnait des morceaux de ce pain, qu'ils envoyaient chez eux pour montrer ce que l'on mangeait. Le rationnement a encore duré jusqu'en 1949.

Tout est rentré dans l'ordre au mois d'octobre. Mais il ne faut pas oublier que pendant cet hiver 1945, il y avait encore les Allemands en Alsace et sur la côte atlantique. La guerre continuait.

Des copains de mon frère se sont portés volontaires et se sont engagés. Mais mon frère, qui avait cinq ans de plus que moi, était trop maigre et l'armée ne l'a pas pris. Ma mère allait à un centre de réception où elle triait des dossiers pour répondre aux gens qui cherchaient à avoir des nouvelles de leur mari, de leur père, de leur grand-père... L'atmosphère était assez positive, on sentait la tension de toutes ces précédentes années qui ressortait et qui reflétait.

En 1946, mon père nous a emmenées aux Pays-Bas en voiture. C'était notre première sortie hors de France, et nous avons retrouvé le bord de mer que l'on n'avait pas vu depuis six ans. À Amsterdam nous avons rencontré des amis des parents. Le père Schimmelpenninck van der Oije était banquier. Leur fille Elsabé est devenue une de mes grandes amies, je l'appelais ma grande petite sœur.

En 1948, toute la bonne société bourgeoise parisienne s'est brusquement réveillée. Au mois de juin il y avait un bal presque tous les soirs. La terrasse de Paul Doumer n'a pas beaucoup servi, mais j'y prenais des bains de soleil avant les bals et exceptionnellement me mettais du vernis à ongle. Nous formions un groupe de quatre ou cinq paires de frères et sœurs, les filles de dix-huit ans avec des frères de vingt ou vingt et un ans. Je faisais équipe avec mon frère, Pierre Chabrières avec sa sœur Anne, Laurence Monnier avec son frère aîné. C'était absolument extraordinaire. C'est à ce moment-là que je me suis dégoutée du champagne, parce celui qui restait après le départ des Allemands datait de l'année précédente et était imbuvable. Et ma grand-mère Vernes a ouvert ses salons. C'était fantastique. Nous vivions dans un monde complètement à l'envers, où toute la société bourgeoise parisienne se défoulait. Quand je regarde en arrière, cela semble grotesque, mais c'est comme cela que nous avons été élevés. C'était une réaction humaine, il fallait que la vie reprenne.

## Musique, théâtre, lectures...

Ma mère s'occupait très bien de nous sur le plan matériel, mais en dehors du lycée, tout ce qui relevait de la culture générale était organisé par la tante Marcelle. Elle avait une fille d'un an de plus que moi, Odile, et elle prenait pour nous des abonnements. Nous allions aux matinées de la Comédie-Française, à des concerts, et plus tard, lorsque j'ai eu seize ou dix-sept ans, elle m'a aussi abonnée aux répétitions générales de l'Orchestre du Conservatoire, le samedi matin. Tous ces moments étaient merveilleux. Je me souviens très bien des jeudis où nous allions, une fois par mois, au Théâtre Français. À l'époque il y avait encore des ouvreuses qui nous plaçaient. Et avant les trois coups et le lever de rideau, elles disaient toujours : « Vos chapeaux, Mesdames ». Des accompagnatrices et des mères d'enfants sortaient toujours avec un chapeau, et il fallait qu'elles l'enlèvent pour que les gens assis derrière elles puissent voir la scène. Ces voix qui disaient « Vos chapeaux, Mesdames » ça m'est resté. J'adorais ces matinées de théâtre, où l'on voyait des pièces de Molière bien entendu, comme *L'Avare* ou *Le Bourgeois gentilhomme*, des pièces un peu bouffonnes, avec des personnages très amusants, qui sont restées dans ma mémoire. J'ai même vu Louis Jouvet jouer *L'Avare*, avec un nez assez pointu, mais sur une scène qui n'était pas celle du « Français ».

Ma cousine Odile était née avec un défaut auditif, j'ai donc appris très tôt à articuler pour qu'elle puisse me comprendre. Cela n'a jamais gêné mes relations avec elle et je n'ai jamais eu de mal avec les gens sourds. Notre amitié a été spéciale en ce sens que je devais être toujours consciente qu'elle ne m'entendait pas si je n'articulais pas bien et j'ai appris très vite. Il ne s'agissait pas de crier, mais de parler clairement, en détachant bien les syllabes. Sa mère était tout à fait consciente de sa responsabilité dans l'éducation de sa fille et par là, de ma propre éducation. Sans elle, il y a

beaucoup de textes que je n'aurais pas lus. Par exemple, à la fin de l'Occupation allemande, quand nous étions tous à Civry, elle avait réuni une série de livres pour que nous puissions lire des classiques comme Erckmann-Chatrion, certains Jules Verne et autres histoires qu'on lit avant dix-huit ans. J'ai eu énormément de chance d'avoir eu accès à cette culture générale, que ce soit l'art, la musique, le théâtre ou la lecture, grâce à la tante Marcelle. J'ai toujours gardé un délicieux souvenir d'elle, elle a eu une place assez prépondérante dans ma vie d'adolescente.

Elle était, je crois, la fille naturelle de Madame Lemarquis, qui habitait à Saint-Cloud. J'ai de vagues souvenirs d'avoir été chez elle en visite, où l'on faisait la révérence quand on disait bonjour à une dame beaucoup plus âgée que soi. Je n'en ai pas grand souvenir mais c'était une personne imposante. Il y avait toujours un murmure quand on parlait de la tante Marcelle et d'où elle venait. Lorsqu'elle a épousé Charles Mallet, cela a fait du bruit dans la famille. L'oncle Charles était une sorte de baroudeur, que la tante Marcelle adorait et bien sûr Odile aussi. Il arrivait en motocyclette et emmenait sa fille sur sa moto. C'était assez charmant. Il avait fait une très belle guerre de 14-18 et avait fini, je ne sais pas pourquoi, comme officier de liaison avec l'armée roumaine. Par conséquent il avait des amis roumains, les Ghika, qui à la Libération ont quitté la Roumanie et ont fini leur vie en France. Ils avaient des enfants de notre âge, dont deux sœurs. L'une d'elles, Irène, était toujours fourrée avec Odile et faisait donc partie de toutes nos aventures. Elle était très amusante, avait des idées originales et parlait un français absolument impeccable avec un délicieux accent roumain. Malheureusement, l'oncle Charles est mort la deuxième année de l'Occupation. Après cela, la tante Marcelle a toujours été en noir, dans des robes de Balenciaga qui coûtaient très cher disait l'oncle Mallet qui s'occupait, d'ailleurs assez mal, de sa fortune. L'oncle Charles a donc disparu assez tôt de nos vies.

## L'université, Londres

J'ai fini le lycée l'été 1948. Puis j'ai fait Propédeutique, cette présélection pour l'université que l'on devait effectuer à l'époque, à la Sorbonne. On choisissait entre deux grandes branches, sciences ou lettres. J'ai choisi les lettres, spécialement anglais et histoire-géographie, surtout géographie. L'anglais ne posait pas de problème, c'était facile pour ma sœur et moi puisque enfants nous parlions anglais avec la gouvernante norvégienne. Elle avait un petit accent norvégien et il est arrivé que quelqu'un le remarque chez moi mais c'était très rare. J'ai chanté en anglais avant de chanter en français.

Lorsque j'ai commencé ma licence il fallait obtenir quatre certificats : un certificat de philologie, un certificat de traduction, un certificat de littérature, et un quatrième de latin. Pour remplacer le latin on pouvait choisir la littérature américaine, ce que j'ai fait. J'ai beaucoup appris sur le Canada et les États-Unis avant d'y aller, sur la littérature mais aussi sur l'histoire, la vraie histoire des États-Unis. J'étais bien documentée et j'avais juré de ne pas aller aux États-Unis tant que serait pratiquée la ségrégation raciale. Ma sœur s'était mariée là-bas mais je n'y suis pas allée avant la fin des années 1960. C'était intéressant d'approfondir les sujets, avec un panorama culturel plus spécifique qu'au lycée.

A Paris, il y a un ensemble d'hôtels particuliers du XVII<sup>e</sup> siècle en face de la faculté de médecine. Tous les cours et les amphis d'anglais étaient là. J'ai un peu touché au droit, mais au bout d'un mois j'ai arrêté, je trouvais cela atroce. J'ai aussi essayé de faire quelque chose en musique, mais c'était beaucoup trop difficile. Alors j'ai arrêté aussi. La dilettante dans toute son horreur ! Je me suis attachée à la licence d'anglais, qui a été interrompue par mon mariage et que j'ai terminée après mon divorce.

Quand on fait une licence de langue, on va passer un an dans le pays dont on apprend la langue. Comme je n'avais pas encore vingt et un ans lorsque j'ai postulé, je n'étais pas majeure, et mon père a accepté de signer ma candidature, tout en me disant que je pouvais bien sûr faire des études mais que de toute façon j'allais me marier. Ce n'était pas très encourageant! De même lorsque je faisais des photographies que je pensais artistiques qu'il trouvait seulement «pas mal». Je suis partie à Londres au mois d'octobre, accompagnée de mon père et d'une énorme valise. J'avais un rôle d'assistante dans une *Grammar school*, c'est-à-dire que je donnais des cours dans des classes terminales et j'avais un petit salaire. C'était dans la banlieue proche de Londres, à Woodford Green, dans la circonscription de Winston Churchill. Je l'ai même croisé de près quand il venait faire un peu de de propagande mais il a refusé de me donner un autographe, ce qui n'était pas très gentil.

En 1950-1951, l'Angleterre se remettait à peine d'un rationnement drastique et il y avait encore des restrictions sur le beurre et la viande. Je logeais chez quelqu'un qui prenait d'autres jeunes comme moi en pension, et le soir les petits pois se baladaient dans l'assiette. Il fallait mettre de l'argent pour le chauffage au gaz, l'eau chaude, on m'envoyait même du beurre! Lorsque je me suis mariée en 1953, jusqu'au mois de juin le beurre et la viande étaient encore rationnés. Mais ce qui était magnifique c'est que Woodford se trouvait sur la ligne rouge du métro qui conduisait au cœur de Londres. Presque tous les soirs j'étais au théâtre, au cinéma, à l'opéra ou au concert. J'ai vu des chefs d'orchestre comme Thomas Beecham diriger *Les Maîtres Chanteurs* de Wagner. J'ai énormément profité de la vie culturelle de Londres qui était fantastique. C'est à ce moment-là que j'ai rencontré Joanna Drew qui est devenue ma meilleure amie anglaise. Elle travaillait à Londres pour le Arts Council dont elle a grimpé tous les échelons, et dans les années

1970-1980, elle a monté les grandes expositions sur l'Islam, l'Inde, etc. En 1964, elle a organisé une rétrospective du peintre Joan Miro à la Tate Gallery, et j'ai été chargée de lui faire découvrir Londres. Il était très amusant. À un dîner j'étais assise à côté de lui, et il trouvait très drôles les *crackers*, ces biscuits anglais pour accompagner le fromage. Lorsque je l'ai ramené à l'aéroport, je lui ai donné un paquet de crackers et il a ri : «Vous savez, je ramasse des trucs comme ça, dans la rue ou à la campagne». Peut-être que les crackers ont fini dans un de ses tableaux, je n'en sais rien ! Puis malheureusement, Joanna Drew est morte d'un cancer en 2003.

L'été 1951, le gouvernement anglais a organisé le *Festival of Britain*. Dans le *South Bank* de Londres, il y avait auparavant des champs, des petits chantiers, des baraques, des réparations de voitures... Tout a été remodelé et c'est là qu'ont été construits le Royal Festival Hall et tous les grands bâtiments culturels d'après-guerre. Alors je menais une vie de dingue, la nuit j'étais en ville aux concerts ou au théâtre, et le jour je donnais mes petits cours de conversation à des élèves plus ou moins intéressés.

Un jour on m'a demandé si je voulais bien remplacer le professeur de géographie. J'ai accepté et grâce à cela j'ai été invitée dans ce que l'on appelait un camp de musique, où chaque année un professeur de Cambridge organisait une réunion de musiciens. De jeunes professionnels et amateurs se réunissaient autour de jeunes chefs d'orchestre. On recrutait d'autres musiciens et chanteurs pour faire les chœurs quand on travaillait des morceaux d'opéra. On a fait comme cela le premier acte de l'*Otello* de Verdi avec un chef d'orchestre qui est devenu fort connu par la suite, Colin Davis. Il était là avec sa première femme April Cantelo. C'était très stimulant. On campait sous tente par vents et marées. Et l'on devait peler le nombre de pommes de terre que l'on voulait manger pour le dîner. C'était une façon superbe de faire de la musique. Nous étions une

trentaine, parfois même jusqu'à soixante. C'était très dans l'esprit anglais cette idée de regrouper et valoriser les gens, à l'initiative de différentes personnes. Ici il s'agissait de musique mais ailleurs ce pouvait être la peinture ou autre chose. Je me mêlais ainsi à des gens de tous les milieux et c'était vraiment intéressant. Il y avait des jeunes extrêmement doués. Tout ceci a continué pendant encore une vingtaine d'années puis l'organisateur est mort. Ce sont de beaux souvenirs.

### Le voyage en Grèce

Alors que j'étais à Londres, ma grand-mère maternelle a absolument voulu que ses petites-filles découvrent la Grèce, visitent le Parthénon. Pendant les vacances de Pâques avait lieu le lancement d'un paquebot marseillais qui faisait une croisière en Méditerranée. Elle nous a inscrites à cette croisière inaugurale, avec nos cousines. Il y avait ma sœur Diane; ma cousine Ariane Monneron et sa mère, de Marseille; Constance Mallet; et une autre dont je ne me souviens plus. Cette croisière a été extraordinaire parce que c'était pour moi l'initiation à la Sicile et à la Grèce, nous ne nous sommes pas arrêtés en Italie. Lorsque j'étais enfant, j'avais commencé à lire les *Contes et légendes de Rome et de la Grèce antique*, et dès lors ma mémoire a toujours été peuplée de ces mythes et de ces divinités grecques et romaines, des rivages de l'Est méditerranéen qui me sont restés mystérieux très longtemps. Toute la famille de ma mère était soit de Marseille soit de Lyon, elle-même a été la première à naître à Paris. Et elle avait toujours envie d'aller dans le Midi voir son oncle Maurice, un grand navigateur qui avait connu Alain Gerbault et les principaux navigateurs des années 1920 et 1930. Il avait fait la Première Guerre mondiale, avait été aviateur, et pour ma mère et moi c'était un héros. Il avait une merveilleuse villa sur le haut de la corniche, d'où l'on dominait la mer, et nous y allions

souvent à Pâques. Je me souviens des petites fraises toutes dures en pâtisserie, que l'on ne voit plus maintenant. Et du chapeau de paille niçois, avec une imitation de branche de mimosa sur le dessus. Tout cela avait un charme que ma mère adorait, la Méditerranée, ce monde ouvert vers toute la Méditerranée.

Nous sommes arrivés au lever du soleil à Istanbul. J'ai eu très peur d'Istanbul à ce moment-là. J'avais vingt et un ans, je voyais sur le quai des soldats qui n'avaient pas d'ourlet au bas de leur manteau, découpé dans le vif d'un feutre très dense, des dockers qui transportaient des kilos sur leur dos au bord du port, près de l'endroit où l'on avait jeté l'ancre. Cela m'avait impressionnée. J'ai vu mes premiers chameaux à Smyrne<sup>8</sup> où c'était encore *the Back of Beyond*. Nous sommes ensuite allés à Baalbek. Ce fut un voyage incroyable.

Nous avons une cabine pour nous cinq dans le fond du bateau. Il y avait à bord un Belge qui voyageait tout seul, il a trouvé notre groupe de filles très amusant et il s'est occupé de nous. Nous l'avons surnommé «le Protecteur». Il avait des amis à Londres et comme il a su que j'y vivais, il a voulu me les présenter. C'est comme cela que dans un cocktail, derrière une plante verte, j'ai rencontré mon ex-mari, Thomas Crowe. Il était anglo-irlandais, protestant, et avait été trois ou quatre ans dans les *Irish Guards*. Un peu comme mon frère, il était trop jeune pour s'engager dans l'armée, mais il avait quand même huit ans de plus que moi. Et ça a été le coup de foudre. Il avait une voix merveilleuse, c'est ce qui m'a séduite. J'ai encore un enregistrement de lui que m'a donné sa fille. Il est mort il y a quelques années. Nous nous sommes mariés en 1953 et avons divorcé dix ans plus tard.

---

8 Connue aujourd'hui sous le nom d'Izmir

## Les prémisses du Japon

Ma sœur vivait au Japon avec son mari qui était dans la marine américaine. Lorsque mes parents sont allés la voir ils en sont revenus enthousiasmés. Evidemment je ne voulais pas être en reste. Au lycée Molière, Marcelle Glotz nous racontait qu'elle avait été au Japon dans les années 1920 et ce n'était pas tombé dans l'oreille d'une sourde, d'autant plus que son voyage avait un lien avec mes grands-parents et le système bancaire de la famille. En effet nous connaissions tous les autres banquiers, juifs et protestants, puisque c'était les seuls qui maniaient l'argent, il n'y avait pratiquement pas de banquiers catholiques. Parmi eux, il y avait Albert Kahn, qui avait fait une énorme fortune et qui était très ami avec ma grand-mère et mon oncle Philippe Vernes. Il voulait favoriser la compréhension entre les peuples et avait décidé de recueillir et de garder la trace de toutes les populations du monde. Son énorme collection de photographies et de films est conservée à la Fondation Albert Kahn, à Boulogne-Billancourt, où il a aussi fait réaliser un jardin japonais. Il envoyait à ma grand-mère des cartes postales de tous ses voyages, qui atterrissaient avec les autres cartes qu'elle recevait dans un grand bol japonais ou chinois au Rouvray. La fondation Kahn avait créé des bourses, et Marcelle Glotz en avait reçu une, grâce à laquelle elle avait pu aller au Japon. Quand j'ai fait le rapport entre les deux, ce fut assez émouvant.

## Cap à l'Est

En 1960 mon mariage battait de l'aile, et je me suis dit que si je m'en allais pendant trois mois, les choses s'arrangeraient peut-être. Évidemment c'était une illusion. Je suis donc partie vers le Japon, seule, pour voir ma sœur, au mois d'octobre.

Mon premier arrêt dans ce périple a été Téhéran. Mon goût

pour l'histoire et la géographie ne faiblissait pas et j'ai voulu découvrir l'Iran. J'avais des recommandations auprès de l'ambassade anglaise et j'ai passé dix jours en Iran. Puis je me suis arrêtée en Inde, à Delhi, à Agra où j'ai bien sûr été voir le Taj Mahal, et à Fatehpur Sikri, l'énorme capitale moghole de l'empereur Akbar. C'est un lieu magnifique, devenu maintenant un site archéologique. De là, j'ai rejoint Katmandou, au Népal, où mes parents étaient passés. J'avais rencontré en Iran le propriétaire du seul bon hôtel de Katmandou, et il m'avait dit : « Puisque je suis ici, vous prendrez ma chambre, vous donnerez un petit mot à la personne responsable ». C'est ainsi que j'ai dormi dans la chambre du propriétaire du meilleur hôtel de la ville, un ancien palais. Là, j'ai fait la connaissance d'un jeune guide avec qui je suis restée en contact et qui par la suite est venu à Londres. Puis du Népal j'ai volé vers l'est jusqu'à Calcutta et en survolant l'Himalaya c'était extraordinaire de pouvoir voir toute la chaîne. J'étais assise dans l'avion à côté d'un jeune garçon américain et son père qui avaient décidé de faire en trente jours la visite de trente et une capitales. À Calcutta j'ai changé d'avion pour aller à Bangkok, où des parents d'une amie m'ont logée pour la nuit. J'ai eu le temps de me rendre dans un fameux magasin de soieries dont le propriétaire, Jim Thompson, avait été un agent secret américain. Il a fait revivre les tisserands de soieries en Thaïlande avant de disparaître mystérieusement dans la jungle. De là j'ai rallié Hong Kong où j'ai changé d'avion pour Tokyo.

Ma sœur et mon beau-frère m'avaient pris une chambre dans un hôtel, dans laquelle j'ai vainement essayé d'entrer jusqu'à ce que l'on m'explique que les portes se glissaient et ne se poussaient pas... Eux habitaient près du port où le bateau de mon beau-frère était amarré. Il partait pour six semaines vers une base de l'île du Sud, dans le Kyushu. Donc nous avions à peu près six semaines de liberté

pour voyager dans tout le Japon, c'était fantastique. Mon père avait des contacts avec Monsieur Nomura, le directeur d'une compagnie d'assurances, et il m'avait donné un foulard Hermès à offrir à sa femme pour lier connaissance. Diane, très organisée, avait préparé tout un plan de voyage, que nous avons remis à Monsieur Nomura avec le foulard, et à chaque endroit où nous allions un représentant de la compagnie s'est occupé de nous. Ce qui était amusant, c'est qu'il n'avait jamais eu à s'occuper de femmes, toujours d'hommes, alors il était assez embêté! Nous avons passé une semaine à Kyoto, nous avons été à Nara, où nous avons visité beaucoup de monastères dans les montagnes alentour. C'était superbe, avec les érables qui portaient leurs couleurs d'automne. Puis nous avons pris le train pour aller à Sasebo, dans le Kyushu, où était stationnée la marine américaine, et de là à Hiroshima.

Un jour, nous avons été reçues chez un cousin de mon beau-frère qui avait totalement adopté le mode de vie japonais. Pour se chauffer, il utilisait un brasero installé dans une cavité dans le sol de la pièce, où on glissait les jambes, sous des couvertures pour garder la chaleur. Au-dessus se trouvait la table avec le repas<sup>9</sup>. Les portes coulissantes laissaient passer de l'air extérieur, donc en automne on se gelait. Heureusement nous n'y avons passé qu'une nuit.

Après le Japon, je suis allée à Hong Kong. J'avais des contacts de longue date avec de grands négociants écossais qui m'ont reçue mais j'ai logé à l'hôtel. J'ai aussi rencontré un couple pas du tout marié, lui faisait une collection de papillons extraordinaires et elle était antiquaire. Elle était allemande je crois et vivait déjà là avant l'occupation japonaise<sup>10</sup>. La société de Hong Kong était très mélangée. J'ai vu le Hong Kong d'avant son grand développement, au

---

9 Il s'agit d'un kokatsu.

10 L'occupation japonaise a duré de 1941 à 1945.

début des gratte-ciel. Il y en avait peu sur les Nouveaux Territoires et pas encore beaucoup sur l'île. Le premier Arts Council avait été ouvert, les Anglais y faisaient des expositions, en anglais bien sûr. Puis les constructions ont commencé à grimper le long de l'île, c'est à dire à Hong Kong même, puisque sur la terre ferme on est à Kowloon. Un ferry faisait la traversée régulièrement.

De là, en une nuit ou une journée, on accède à l'île portugaise de Macao. L'architecture dans la partie ancienne de la ville est typiquement portugaise, on pourrait être dans les rues du Portugal. Il y a des restes des églises jésuites du XVIII<sup>e</sup> siècle, on boit du vin portugais, c'est assez ahurissant. Alors on photographie tout cela. Les gens jouaient à la pelote basque, j'ai même été voir un match dans une énorme salle de spectacle, avec une énorme scène contenant le mur de la pelote. Et les gens pariaient.

Ensuite, je suis allée à Phnom Penh et à Siem Reap, j'ai visité Angkor Vat. C'était magnifique parce qu'il n'y avait pratiquement pas de touristes et encore beaucoup de végétation envahissante. Les ruines entourées de lianes, c'est cliché mais très impressionnant. Même en ayant lu plusieurs livres, la vastitude était énorme, avec tous ces temples et leurs sculptures tout le long des murs. Tout près, à une demie heure d'Angkor Vat à travers la jungle, se trouvait un petit temple rose, Banteay Srei, beaucoup plus petit que les autres, tout à fait charmant.

Des amis d'amis travaillaient sur une plantation de caoutchouc, ils ont envoyé une voiture pour me chercher à Angkor Vat, et après une demi-journée de trajet je suis arrivée près de la frontière du Vietnam. En 1960, on entendait les bruits de la guerre au Vietnam. À la frontière, tout le monde commentait la guerre: «Ah, le chef vietnamien est bien meilleur que le chef cambodgien...»

Sur le chemin du retour vers l'Europe j'ai passé trois ou quatre

jours en Inde, à Dehli. J'y ai retrouvé des amis de mes parents qui ont été très accueillants. Lui était chef du protocole et m'a permis d'interviewer le Président de la République indienne, Rajendra Prasad, pour faire un article qui finalement n'a jamais été écrit.

On m'attendait pour Noël à Moscou. J'ai pris un avion d'Air India vers Moscou mais j'avais prévu de faire une escale à Tachkent, en Ouzbékistan. Le vol emmenait à Moscou l'ambassadeur du Pakistan, ce qui était assez curieux, et une équipe de football russe qui rentrait. Le mélange était assez drôle. Mais l'avion n'a pas pu atterrir à Tachkent, il a été dirigé sur Samarcande. J'étais effrayée, parce que sur mes papiers je ne devais pas m'arrêter à Samarcande. Chose intéressante, le pilote d'Air India n'avait jamais atterri là, ce n'était pas sur son trajet habituel. La description de Samarcande dans son journal de bord disait : «Possibilité de ne pas atterrir sur la terre ferme». La piste risquait d'être détrempée. C'était un Boeing de je ne sais pas combien de tonnes et tous les passagers ont serré les fesses, mais il a très bien atterri. Il y avait des brûlots de chaque côté de la piste en terre battue, et c'est le guide de Samarcande qui a aidé le pilote indien à se poser.

Tout le monde, y compris l'ambassadeur du Pakistan, a été logé à l'hôtel principal de Samarcande. On avait l'impression d'être en 1930, avec des drapés en velours rouge qui séparaient la salle à manger d'une grande pièce de réception. C'était assez primitif, nous étions en décembre, le chauffage ne marchait pas et il faisait un froid de canard. On ne nous a pas permis d'aller nous aventurer dans Samarcande. Le lendemain nous avons repris l'avion et nous sommes arrivés à Tachkent. Là, les avions ne décollaient plus pour Moscou, parce qu'il faisait mauvais temps à Moscou alors qu'il faisait beau à Tachkent. Et vice-versa comme cela pendant deux ou trois jours. Comme ma valise était déjà enregistrée à l'aéroport, il a fallu que je m'achète une brosse à dents.

Les brosses à dents à Tachkent en 1960, c'étaient quasiment des brosses à cheveux. Bien entendu, il n'y avait pas d'eau chaude dans l'hôtel, mais il avait vue sur la grande place et le théâtre. J'ai assisté à un opéra, je crois que c'était *Carmen*, en russe. Toute la salle s'en fichait éperdument et parlait sans arrêt. J'ai aussi pu voir un spectacle de musique et de danse ouzbek, fantastique, avec les Ouzbeks en bottes. Ça sentait un peu la ferme et c'était très sympathique, alors j'ai essayé d'acheter des disques de musique ouzbek. Sur la grande place, de petites huttes faisaient office de magasins. On m'a sorti une boîte dont tous les disques étaient cassés, sauf le dernier, que j'ai acheté. J'aurais volontiers acheté aussi une paire de bottes, mais cela faisait longtemps qu'il n'y en avait plus. Depuis la fenêtre de l'hôtel, j'ai vu des gens qui transportaient des lits dans la rue, à bras d'homme, ils n'avaient pas de voiture. Et on nous disait que nous, les touristes, avions de la chance de venir les voir.

J'ai profité de cet arrêt imprévu pour aller visiter Samarcande et Boukhara. Le guide qui nous avait fait atterrir a voulu m'épuiser, mais en fait c'est moi qui l'ai épuisé à force de visites. Un jour, il en a eu par-dessus la tête et est rentré se coucher. Je suis revenue à pied et en chemin j'ai joué au basket avec des enfants. Ils étaient ravis. On pouvait se mélanger à la foule. Moi qui étais passionnée d'architecture, j'ai pu en examiner à loisir tous les détails.

Nous avons été visiter des tombes aux environs de Boukhara. Il faisait toujours très froid. En rentrant, nous avons vu une jeune femme qui faisait de l'auto-stop au bord de la route. J'ai demandé au guide de la prendre. D'abord il ne voulait pas mais nous avions une voiture avec chauffeur, et il a fini par accepter. Elle était professeur et allait en ville acheter des livres pour sa classe. J'ai eu l'impression qu'elle allait également acheter des cahiers pour que les enfants puissent écrire. C'était le service minimum dans l'enseignement. Elle logeait dans le même hôtel que moi, mais je n'ai pas

pu lui parler à l'hôtel, seulement dans la voiture. En principe, elle enseignait l'anglais, mais son anglais était plutôt sommaire.

Les récoltes étaient terminées. En automne, on ramasse le coton, donc les enfants ne vont pas à l'école, mais aux champs. Je crois que c'est encore le cas maintenant. Tout était concentré autour de cette production, avec le système des kolkhozes et les plans imposés par Moscou qui obligeaient l'Ouzbékistan à faire pousser du coton. Il y avait même eu une petite révolte avec le leitmotiv : «On ne mange pas le coton». La lumière d'hiver était absolument magnifique, avec des ciels bleu foncé. Mais la vie était très dure pour les gens. A Boukhara tout le monde se chauffait au gaz, le gaz local, que le pays exporte encore aujourd'hui. Tous les tuyaux de gaz étaient posés à l'extérieur des maisons. Les rues étaient en terre battue, il y avait encore des maisons en pisé, avec les tubes de gaz qui longeaient les murs au-dessus des fenêtres au niveau du rez-de-chaussée.

Khrouchtchev avait rouvert récemment le pays aux étrangers, je crois que j'ai été la deuxième touriste en Ouzbékistan, il y avait eu seulement un Américain avant moi. C'était une expédition. J'ai même signé un livre d'or. Finalement, j'ai pu prendre l'avion pour Moscou.

Je suis arrivée le soir de Noël à Moscou, où j'étais logée chez des amis à l'ambassade de France. Lui était encore en début de carrière, deuxième ou troisième secrétaire, Moscou était son deuxième poste. Il avait commencé à Londres, où il a d'ailleurs fini ambassadeur. Le matin, je l'entendais prendre des leçons de russe dans le salon, à côté de la bibliothèque où je dormais. C'était très détendu, mais on ne discutait jamais à l'intérieur des bâtiments. S'il fallait parler de choses particulières, on allait faire une promenade.

J'étais très curieuse de ce qui se passait en Russie. Tout me semblait mystérieux, j'ai passé une semaine intéressante. Il y avait

de la neige et on était très restreint dans ses déplacements car il fallait un permis pour aller au-delà de trente kilomètres autour de la ville. Mais on pouvait aller à l'opéra, au théâtre. J'ai assisté à la dernière soirée d'une grande danseuse russe, Galina Oulanova, qui faisait ses adieux dans *Casse-Noisette*. Il était impératif de laisser les manteaux au vestiaire. Le public était joliment habillé, mais dans l'ensemble les femmes avaient fait leurs robes elles-mêmes, toutes les femmes faisaient beaucoup de couture. On servait du champagne pendant l'entracte. Par chance, j'ai assisté aussi à l'une des premières représentations de *Guerre et paix*, de Prokofiev<sup>11</sup>. Les décors et les costumes étaient absolument superbes.

Les touristes étaient très bien nourris mais il n'y avait presque rien dans les magasins, il y avait juste ce qu'il fallait. Alors il existait des circuits informels. Si les gens qui travaillaient dans un bureau avaient un ami au Goum, le grand magasin sur la place Rouge, ils étaient tenus au courant des arrivages. Par exemple, lorsque des chaussures venaient d'arriver d'Italie, ils étaient prévenus et ils envoyaient quelqu'un pour en acheter des douzaines de paires et les rapporter au bureau. Mon amie connaissait une vieille dame qui recevait des citrons de Yalta en Crimée, elle m'a expliqué que pour s'en procurer il fallait aller les chercher à l'endroit où cette dame les vendait, derrière une porte cochère, à tel numéro dans telle rue.

Sur la grande place publique, une église avait été démolie et transformée en piscine municipale. On plongeait sous un sas pour ressortir dans la piscine en plein air. En décembre, il faisait déjà nuit à 5 h de l'après-midi. Alors c'était plutôt pittoresque de nager dans l'eau chaude, la nuit, sous la neige qui tombait. Il y avait un assez grand contraste entre cette possibilité de nager dehors sous la neige, au milieu de l'hiver, et le fait, comme on le voyait dans les

---

11 Première représentation intégrale et définitive au Bolchoï le 15 décembre 1959; <https://ressources.ircam.fr/fr/work/guerre-et-paix>

vestiaires, que les sous-vêtements des femmes étaient très recommandés, avec des épingles à nourrice pour tenir les soutiens-gorge. Depuis, l'église a été reconstruite, il n'y a plus de piscine.

Des femmes étaient chargées de balayer la neige dans la rue, il fallait qu'il fasse  $-24$  degrés pour qu'elles ne sortent pas. Nettoyer les rues était important. Chaque année, juste avant le 1<sup>er</sup> mai, une campagne générale était lancée pour cela dans les villes. Lorsque la neige a fondu, tout est sale, des bouts de papier traînent, etc. et toute la population descendait dans les rues pour les nettoyer. J'ai trouvé cela tout à fait remarquable.

Sur les façades des tours, de grands buildings construits dans les années 1930 et après la guerre, il y avait toujours un filet de sécurité entre le rez-de-chaussée et le premier étage. Souvent, des tuiles ou des éléments de décoration se détachaient et tombaient, et les filets servaient à les retenir pour ne pas tuer les gens qui passaient dessous. Cela m'avait frappée. Les rues étaient énormes, de très larges artères, sans parler du métro, gigantesque. Et on plantait toujours les arbres avant que les immeubles ne soient terminés.

À moins de trente kilomètres de la ville, un grand monastère fonctionnait encore. Il y a toujours eu cette entente entre une partie de l'Église russe et le gouvernement. On maintenait ce monastère ouvert et les touristes avaient le droit d'aller le visiter. J'ai aussi visité des églises. Elles n'avaient souvent rien de particulier mais dans l'une d'elles, au sein du Kremlin, se trouvait un trône offert par le Shah de Perse. Toute la décoration était impressionnante. Mais je n'ai pas ressenti d'émotion. Les trésors du Kremlin contenaient de très belles choses, les carrosses évidemment, les traîneaux, les œufs de Fabergé, mais ce qui m'avait le plus impressionnée, c'est un service de table en argenterie anglaise, avec des plats et des brocs datant de Charles 1<sup>er</sup> donc du début du XVII<sup>e</sup> siècle.

Puis j'ai pris le train pour Léninegrad. En décembre, on part de nuit et quand on arrive à 10 h du matin il fait encore nuit, les hôtels

sont à peine ouverts. Je logeais à l'hôtel chic pré-révolutionnaire. J'ai passé l'essentiel de ce séjour à arpenter le musée de l'Ermitage. Un gardien, mutilé de la Grande Guerre nationale, m'a dit que les salles bout à bout faisaient vingt-huit kilomètres. De bonne heure un matin de janvier, c'est tout juste s'il faisait jour, j'étais pratiquement la seule visiteuse. Plusieurs palais ont été reliés les uns aux autres au cours d'environ deux siècles et on avait l'impression de s'engouffrer dans un monde immense, complètement à part, dont on ne verrait jamais la fin. En même temps tout cela avait un aspect très international, on aurait pu être au Louvre ou dans n'importe quel autre grand musée. À l'extérieur, les couleurs étaient époustouflantes. La pierre des bâtiments était recouverte de stuc peint en bleu ciel et en blanc. C'était une vision féérique que tout ce blanc et ce bleu clair, ces couleurs si lumineuses, dans une ville où il fait nuit la moitié de l'année.

En d'autres occasions j'ai travaillé à l'Ermitage sur les céramiques musulmanes qui m'intéressaient. Les espaces séparant les chambres palatiales, des sas d'environ deux mètres entre deux portes, servaient de dépôts. Tous les trésors qui n'étaient pas exposés semblaient entassés là. C'était assez curieux. Mais les conservateurs travaillaient dans des bureaux très bien agencés, avec des bibliothèques accessibles contenant tous les ouvrages de référence. Des réunions étaient organisées pour les collègues étrangers avec les conservateurs des œuvres d'Orient et d'Extrême-Orient. Chacun apportait quelque chose et on faisait des festins. C'était une façon de discuter, de se rencontrer informellement tout en faisant des sortes de brainstormings. La deuxième fois où j'y ai travaillé, c'était avec Margaret Medley<sup>12</sup>, la grande spécialiste de céramique

---

12 Margaret Medley (1918-2000), conservatrice de la Percival David Foundation à Londres, autrice de livres de référence sur la céramique chinoise

chinoise. La conservatrice du domaine parlait chinois, son père était un historien de la Chine. Elle nous a très bien accueillies, tout comme mes collègues islamisants. Elle nous a fait visiter les collections chinoises des palais alentour et nous a ouvert beaucoup de portes. Je corresponds encore maintenant avec elle.

Je ne suis jamais allée à Léninegrad en été, je n'ai donc pas visité toutes les grandes propriétés du Tsar et de son entourage à l'extérieur de la ville. J'en ai visité une seule, où les meubles étaient encore sous des housses. La marqueterie des parquets était réellement extraordinaire. Dès que l'on arrivait on devait enfiler des chaussons sur nos chaussures pour ne pas les abîmer. Toute l'architecture des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles était très bien conservée ou rénovée depuis la guerre. Dans les jardins, les statues étaient abritées dans des sortes de petites maisons pour être protégées du gel et de la neige, ce qui fait que l'on marchait le long d'une succession de petits guérites en bois. Tout le personnel était très cultivé et le respect du passé était remarquable.

Lorsque je suis rentrée à Londres, le 4 janvier, j'ai rapporté des lettres. C'était habituellement les gens des ambassades qui transportaient le courrier par la valise diplomatique. C'est comme cela que le texte du Docteur Jivago, de Boris Pasternak, est sorti du pays et a été traduit d'abord en italien. J'ai connu une des personnes de l'équipe qui a ensuite traduit le texte en français. J'avais une peur bleue avec ces lettres sur moi.

### Débuts professionnels

Au moment d'un divorce, on tombe au fond d'un puits. J'ai habité quelque temps chez des amis puis j'ai acheté une petite maison à Chelsea, dans une enfilade d'anciennes habitations ouvrières

très rudimentaires. Il n'y avait pas d'eau courante, des souris couraient le long de la rue et dans les petits jardinets à l'arrière. Le quartier était encore assez rustique, l'égout avait été installé l'année précédente. Je l'ai complètement rénovée et plus tard ces maisons sont devenues très prisées.

Je cherchais une profession. Je vendais des catalogues d'expositions et je suivais des cours du soir d'archéologie au Courtauld Institute of Art qui était l'équivalent anglais de l'École du Louvre. Je touchais un peu à tous les domaines, avec une équipe d'étudiants studieux. C'était très agréable parce qu'ils avaient environ vingt-huit ans, ils avaient fait autre chose avant, donc même si j'étais un peu plus âgée nous étions assez en harmonie les uns avec les autres. Il y avait une Italienne. Il y avait une Grecque très riche, Mademoiselle Potamianos, qui est devenue la femme de l'ambassadeur de Grèce à Washington. Il y avait un architecte australien, George Michell, qui m'a bien aidée par la suite pour les dessins de ma thèse. Il est connu pour son travail sur les excavations en Inde et ses livres de vulgarisation sur l'Inde, il a beaucoup publié. L'esprit d'équipe était très sympathique. Nous avons voyagé ensemble pour découvrir la Syrie et la Jordanie pendant les vacances d'été. Nous nous déplaçons en bus, c'était le moyen de transport le plus facile, et nous nous arrêtons à divers endroits pour visiter les lieux. Ces années ont été très fertiles, elles m'ont permis de faire des progrès, d'élargir mon champ de vision, de discussion, de comparaison, ce que je n'avais jamais rencontré dans la vie auparavant. Mon divorce a marqué une rupture avec mon milieu, avec une vie monotone de femme sans enfant s'occupant d'un mari qui travaille le soir à la BBC. J'avais déjà cette curiosité lorsque j'ai été voir ma sœur au Japon, j'avais fait des résumés historiques des endroits où je m'arrêtais en chemin. Mais dès lors ma curiosité s'est encore élargie.

À un dîner, le frère de mon père était assis à côté d'une personne qui organisait des voyages pour Connaissance des Arts et qui cherchait quelqu'un à Londres pour encadrer des visites de collections privées. Mon oncle a pensé à moi et nous a mis en contact. Je devais retenir les hôtels, les tables de déjeuner, etc. Par la suite j'ai accompagné des voyages, d'abord en étant au bas de l'échelle, je comptais les bagages. Mais cela m'a permis de rencontrer des gens intéressants, dont deux conférenciers sur un bateau de croisière sur le Nil.

Après mon deuxième voyage en Égypte j'y suis retournée avec des amis archéologues, et j'ai rencontré l'abbé Leroy<sup>13</sup> que mes amis connaissaient. Il était avec des étudiants dans une vallée parallèle au Nil, à l'ouest, où existait un réseau d'eau. Des restes de monuments plus ou moins enfouis dans le sable contenaient des peintures datant je crois du V<sup>e</sup> ou du VI<sup>e</sup> siècle byzantin. J'étais curieuse de ce qu'il faisait, de toute la recherche qu'il avait publiée, avec des illustrations de monastères le long du Nil. À ce moment de ma vie où je me cherchais, l'abbé Leroy a cru en mes capacités, m'a bien soutenue, et nous sommes restés en contact jusqu'à sa mort en 1979.

Lorsqu'il venait faire ses recherches à Londres je le logeais, et il restait chez moi deux ou trois jours, disant qu'il faisait en une semaine à Londres ce qui lui prenait six semaines à Paris. C'était un chercheur émérite, qui connaissait tous les spécialistes des manuscrits orientaux dans le monde académique anglais. Il avait aussi des amis à Beyrouth, où il avait rencontré une grande couturière dont la fille qui faisait de la recherche est devenue conservatrice au British Museum. C'était assez savoureux de voir l'abbé Leroy sortant dans la bonne société de Londres avec cette grande couturière. Il

---

13 L'abbé Jules Leroy (1903-1979) était un grand spécialiste des manuscrits du XII<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles dans l'est méditerranéen.

avait aussi une vieille amie juive que je n'ai jamais rencontrée, chez qui il allait passer ses automnes à la campagne. Lorsque plus tard j'ai appris sa mort j'en ai été très attristée.

Ensuite j'ai été réellement guide pour Connaissance des Arts pendant environ quatre ans, je faisais un voyage ou deux par année, principalement l'hiver et au printemps, parfois en automne comme une fois en Jordanie. J'étais chargée d'expliquer les lieux, les monuments et l'histoire. Donc je lisais la littérature, les guides, tout ce que je pouvais trouver sur le sujet et je faisais des fiches. Du point de vue historique, économique, religieux, il fallait que je puisse parler de tout. En Égypte, j'étais en mesure d'expliquer les crues du Nil, la manière dont s'organisait l'irrigation, j'étais un peu une encyclopédie pour l'auditoire. C'était relativement superficiel mais j'étais bien documentée. Des voyageurs concrétisaient un rêve : aller en Égypte, en Syrie, en Inde... Ils étaient intéressés par ce qu'ils voyaient, certains avaient fait des économies pour cela. D'autres collectionnaient les voyages, préférant occuper leur hiver dans un climat un peu plus doux que le climat européen. Beaucoup étaient retraités. J'ai appris ainsi des quantités de choses qui m'ont été très utiles par la suite.

Le premier voyage a été un long périple de Delhi à Istanbul avec un groupe de six ou sept personnes. Il y avait notamment deux Italiennes qui étaient toujours fatiguées pour les visites, mais jamais pour le shopping après 17 h ! J'ai arrêté de travailler avec Connaissance des Arts suite à un voyage en Inde en lien avec les réserves d'animaux. S'il y avait un monument historique près des réserves, je devais présenter le monument, comme par exemple le Taj Mahal. Le spécialiste des animaux sauvages ne faisait absolument pas son métier, il n'expliquait rien et accaparait les meilleures places pour faire ses propres photographies. Puis de retour à Paris il a dit à la

direction que je lisais mes notes dans la voiture avant de parler des monuments, comme si ce n'était pas ce qui se fait habituellement. La direction avait plutôt foi en lui qu'en moi, qui étais pourtant un très bon guide puisque j'ai continué de l'être pendant trente ans. Alors je leur ai dit que je refusais de travailler avec des gens qui ne me respectaient pas et j'ai cessé de guider des voyages pour eux.

### Thèse et fouilles

Au cours d'un voyage en Égypte où je comptais les valises j'ai rencontré quelqu'un qui m'a incitée à retourner à l'université. Ma curiosité était intense, mais sans que je m'en rende compte à l'époque, j'avais surtout la curiosité de me découvrir moi-même, de savoir ce dont j'étais capable, où étaient mes limites, de ne plus être prisonnière d'un mariage qui n'avait pas marché. Il fallait que je me trouve une raison d'être. J'ai alors décidé de faire une thèse. Un ami anglais qui travaillait dans ce domaine m'a conseillé de m'occuper des Seldjoukides, des envahisseurs qui ont défait les Byzantins au XI<sup>e</sup> siècle. Nous étions en 1968 et il y avait toutes ces tribulations dans l'université à Paris. J'y aurais peut-être continué mes études mais cet ami m'a suggéré de les poursuivre plutôt à Londres. J'ai suivi son conseil.

Je suis restée à l'université de Londres, à la School of Oriental and African Studies de 1968 à 1973. J'ai fait de l'arabe, dont il ne me reste pas grand-chose, et surtout de l'histoire de l'art, du visuel. Je me suis rendue compte que la recherche dans le domaine de l'art islamique était ce qui me passionnait le plus. Cet attrait ne m'est pas venu tout à fait par hasard. Dans la famille, mon arrière-grand-mère recevait les conservateurs du Louvre qui s'occupaient des collections islamiques. Mon arrière-grand-père avait une collection, petite mais assez importante, qui a été vendue au moment de la Première Guerre mondiale parce qu'on ne savait pas ce qui allait se passer.

Ma thèse a porté sur une mosquée de 1226 en Turquie centrale, Divrigi, dont l'architecture m'avait intéressée<sup>14</sup>. J'ai réalisé une grande documentation photographique, l'ami architecte s'est chargé du relevé architectural, et je me suis concentrée sur l'analyse des décors de trois différents portails très ouvragés, dont je devais déterminer l'origine, les influences. J'ai alors beaucoup sillonné le plateau anatolien. C'est ma thèse qui m'a fait découvrir le reste de l'Anatolie. Et j'ai adoré tout cela. La Syrie, le Liban, tous ces endroits dont il est question maintenant, je les connais physiquement. Je connais le port, les bâtiments de l'époque des croisades. Cela me fait mal au cœur quand je vois que cela est en train d'être bombardé, démoli. C'est affreux. J'ai pu établir des parallèles avec l'architecture moyenâgeuse européenne grâce au manuscrit de Villard de Honnecourt, un architecte du XIII<sup>e</sup> siècle qui décrit l'architecture de son temps. En particulier, il contient un dessin de la cathédrale de Lausanne au XIII<sup>e</sup> siècle représentant la manière dont les ouvriers travaillaient.

Pendant mes recherches j'ai participé pendant deux ou trois étés à des fouilles archéologiques en Iran. La première fois que je suis allée en Iran c'était donc au début de mon périple vers le Japon, en 1960. A Chiraz et à Persépolis j'avais fait la connaissance d'un archéologue allemand, Heinz Lushey, qui est devenu un grand ami et qui m'a proposé de participer à un chantier de fouilles. De nombreux départements d'archéologie avaient leur site en Iran, il y avait au minimum six ou sept missions archéologiques. Il y avait celles des Allemands, des Italiens, des Anglais, des Français, des Américains, puis des Danois, des Polonais... Le Shah avait octroyé les permis pour ouvrir ces chantiers, et un inspecteur iranien

---

14 Yolande Crowe, *Divrigi. Ulu Cami and Hospital*, Thesis submitted for the degree of Doctor of Philosophy, University of London, May 1973. (PhD in art and archaeology, London University)

venait de temps en temps pour voir ce qui s'y passait. Mon directeur de thèse à Londres n'en était pas vraiment un, et Luschet est en quelque sorte devenu mon directeur. Je l'ai retrouvé à Téhéran et nous avons rejoint le chantier de l'Institut allemand d'archéologie. Tout fonctionnait très bien, la secrétaire s'occupait d'organiser le ravitaillement dans les coins impossibles où avaient lieu les recherches. Je suis restée là trois semaines, en dormant sous tente avec d'autres femmes. J'ai fait la connaissance d'archéologues allemands très aimables. En revanche le directeur des fouilles était assez nazi, il boitait parce qu'il avait été mutilé pendant la Deuxième Guerre mondiale et il me traitait d'espion archéologique. Le pensait-il vraiment ou était-ce de l'humour, ce n'était pas très clair. J'ai une personnalité difficilement compréhensible pour la moyenne des gens, et il n'arrivait pas à me situer. Heureusement, j'étais sous la protection de Luschet, ce qui m'a facilité les choses.

Les fouilles avaient lieu à Takht-e-Souleiman au nord-ouest de l'Iran. L'accumulation d'eau apportée par une source chaude avait créé dans la caldera d'un ancien volcan un lac à 24 degrés et très salé. Les environs de ce lac avaient été considérés comme un endroit sacré depuis la nuit des temps. Toutes les dynasties persanes s'y sont succédées dès 500 ans avant Jésus-Christ. Il s'agissait des restes d'un site qui avait été achéménide, puis qui avait connu une période séleucide, une période parthe et une période islamique. Évidemment, c'est la période islamique qui m'intéressait le plus. Il y avait des fortifications mongoles et un palais mongol qui contenait beaucoup d'inscriptions. Des pans de mur de la salle du trône étaient encore debout, c'était passionnant. Il faisait chaud, mais à 2000 mètres d'altitude il y avait de la neige l'hiver et les pâturages dont les Mongols avaient besoin pour leurs chevaux. Les Mongols sont arrivés au début du XIII<sup>e</sup> siècle dans cette partie de l'Iran. Ils ont très mal occupé le sud du pays parce que le climat était beaucoup trop sec, alors que dans le nord tous les troupeaux avaient

suffisamment d'herbe pour brouter. C'est un autre aspect, lié au climat, de l'histoire de la conquête mongole.

Les Allemands fouillaient les différents niveaux du site. Ils s'agissait de mettre à jour les restes des monuments et la culture représentée par les fragments, en métal, en verre, ou en céramique, que l'on déterrait. Il y avait énormément de carreaux vernissés. Je ne fouillais pas toujours, je traitais aussi les tessons une fois qu'ils étaient sortis de terre. Il fallait étudier le matériel, le classer, le photographier, etc. Les tessons sont classés selon leur coloris, puis lorsqu'ils sont assez grands on essaie de reconstituer certaines formes. Sinon on dessine les profils. En les alignant, des similitudes apparaissent. Certains types de productions, certaines formes, peuvent être datés en se basant sur du matériel trouvé dans la même couche stratigraphique, une monnaie, une inscription ou un élément déjà connu caractéristique d'une époque. Tout cela se fait par comparaison, un peu à la fortune du pot quelquefois, mais selon l'époque du chantier et le niveau d'où ils proviennent, on peut grosso modo dater les fragments de céramique que l'on extrait.

Maintenant le lieu est visité par les touristes mais à l'époque il était encore assez sauvage. Les Allemands venaient tous les étés avec un médecin qui s'occupait du village. Il soignait les gens, donnait quelques fournitures d'hygiène. Donc il y avait une mission assez sympathique en parallèle avec la mission archéologique.

Ensuite je me suis rendue sur le site de Suse. J'y avait été une première fois pendant quelques jours lors de mon voyage vers le Japon, et avais rencontré l'archéologue Ghirshman<sup>15</sup>, qui menait alors le chantier presque seul, avec sa femme et un chercheur. Puis le chantier a pris une ampleur considérable, il y avait une vingtaine

---

15 L'archéologue français Roman Ghirshman ou Hirschmann (1895-1979) s'est consacré à l'étude des sites iraniens, notamment celui de Suse.

de spécialistes aux compétences variées, pour l'étude du terrain, la détection des métaux, les prises de vues, l'analyse des photographies aériennes... Il y avait même un entomologiste et une botaniste. J'ai participé aux fouilles pendant environ un mois, pour remplacer une américaine qui venait de démissionner. Nous logions dans le château construit par les archéologues français à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, c'était très confortable, je partageais une chambre avec une archéologue qui travaillait au Louvre et qui avait à peu près le même âge que moi.

Mon intérêt pour la céramique vient d'un séjour fait à Chypre lorsque j'étais mariée. Nous étions en relation avec un peintre chypriote, Georghiou<sup>16</sup>, que nous avons logé à Londres et qui nous avait invités. J'ai découvert Chypre, en particulier Famagouste qui est maintenant dans la partie islamique suite à la division du pays entre chrétiens et musulmans<sup>17</sup>. Une des deux maisons du peintre était louée par un officier de l'armée britannique qui commandait un contingent dans la région sud de l'île. Il entraînait ses troupes pendant la semaine et le dimanche, parmi les occupations proposées aux soldats, il y avait la plongée sous-marine. J'ai expérimenté la plongée, mais finalement j'en ai fait sans bouteilles, en restant près de la surface. J'ai trouvé énormément de tessons au fond de la mer, tout au bord de la plage, et j'ai été absolument fascinée par ces fragments qui remontaient à l'époque romaine ou à l'époque byzantine. Je m'intéressais à ce moment-là aux magnifiques mosaïques des églises de Chypre mais j'ai pensé que j'irai peut-être un peu plus loin dans l'étude de la céramique.

---

16 Georges-Pol. Georghiou (1901-1972)

17 Depuis 1974 les chrétiens orthodoxes vivent au sud de l'île, dans la République de Chypre qui est seule reconnue internationalement, et les musulmans dans la partie nord, sous contrôle de la Turquie.

## Découverte de l'Afghanistan

La première fois que je suis allée en Afghanistan c'était au début des années 1960. Je voyagais seule, ce qui alors était rare. Les gens que je rencontrais étaient en général très gentils et étant plus grande que les Afghans, ma taille me servait. À Kaboul j'ai fait la connaissance de l'ambassadeur de France, qui m'invitait à déjeuner. J'ai rencontré Louis Fougère, membre du Conseil d'État français, il était en train de rédiger la Constitution de l'Afghanistan qui a été validée en 1964. Avec lui et sa femme j'ai été pour la première fois à Bamiyan pour découvrir les bouddhas. La route qui y conduisait était assez pittoresque. On passait par Bagram, au nord de Kaboul, d'où provenait le fameux trésor qui a fait les beaux jours de toutes les expositions sur l'Afghanistan. Il contenait beaucoup d'objets gréco-romains et chinois du I<sup>er</sup> siècle de notre ère, comme une sorte de magasin d'antiquités. Les bouddhas de Bamiyan ont été creusés dans la roche au VIII<sup>e</sup> siècle. Une tradition sculpturale de ce type s'est développée en lien avec le bouddhisme. En Chine, les Chinois se rendaient en pèlerinage pour voir des bouddhas creusés à flanc de falaise. Maintenant ceux de Bamiyan ont été détruits, minés. Mais j'en garde des photographies dans mes archives. J'ai fait beaucoup de photographies durant mes voyages et plusieurs de celles que j'ai prises en Afghanistan ont été publiées dans un guide paru en 2005<sup>18</sup>.

## Retour en Iran

J'avais une amie journaliste, Sylvia A. Matheson, qui écrivait aussi des romans policiers sous le pseudonyme de Max Mundy, et

---

18 Matthew Leeming, Bijan Omrani, *Afghanistan, A Companion & Guide*, Hong Kong, Odyssey Publishing, 2005

dont le mari avait travaillé dans le pétrole au Balouchistan<sup>19</sup>. Elle avait écrit un livre sur cette expérience. Elle avait envie de voyager en Iran et nous sommes allées découvrir l'Iran ensemble. Nous avons pris l'avion jusqu'à Kerman et le retour vers Téhéran s'est fait par petites étapes. Après avoir visité Kerman dans tous ses recoins, là où aucun visiteur ne va d'habitude, nous sommes passées par Yazd, une ville tout à fait étonnante. Nous prenions des transports publics, des trains, des bus qui tombaient en panne au bord du chemin et il fallait attendre leur remplacement pendant des heures. L'hospitalité des gens était parfois un peu embarrassante. Certains nous invitaient à dormir chez eux alors qu'on les avait à peine vus et on ne savait pas trop comment se comporter. Alors, on improvise. Une fois nous sommes parties à 6 h du matin pour aller prendre le bus, alors que personne n'était encore réveillé, mais c'est la seule fois où je me suis sentie mal à l'aise. C'est surtout parce que nous étions des femmes, pour les hommes c'est beaucoup plus facile. Pourtant il ne faut pas avoir peur de l'inconnu, et faire preuve de curiosité surtout. C'est peut-être la leçon. J'avais bien préparé mes voyages, j'avais pris beaucoup de notes sur l'Iran, sur tous les endroits que j'allais visiter. Mais je ne comprenais rien à l'histoire du pays, c'est d'une telle complexité. Je mélangeais les souverains, les générations. Il m'a fallu beaucoup de temps pour assimiler peu à peu l'évolution historique de l'Iran. Je me suis rendue compte bien des années plus tard des rapports entre la mythologie indienne et la mythologie iranienne, et des liens historiques de l'Iran avec la Russie et l'Angleterre aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles.

À chaque arrêt, il y avait des mosquées, des bains, il n'y avait

---

19 Yolande Crowe, «Sylvia Matheson or Schofield», in *Iran*, 44, 2006, pp. xiii-xiv; Yolande Crowe, «Matheson, Sylvia Anne», in *Encyclopædia Iranica*, 6 mars 2009, mis à jour le 4 janvier 2014: <https://www.iranicaonline.org/articles/matheson-sylvia-writer-traveler-archeologist>

pas de guide. L'intérieur des bâtiments restait frais grâce aux « bad-guir » ou « attrape-vent », un système de ventilation qui génère un courant d'air, comme dans les bateaux. Au niveau du deuxième étage, des sortes de cheminées aspirent l'air extérieur et le font descendre le long d'un conduit jusqu'à l'entresol, où se trouve de l'eau. Une redistribution de la fraîcheur s'établit ainsi dans le bâtiment. Dans tout l'est de l'Iran, du nord au sud, il y a des attrape-vent.

Un matin, nous arrivons à Natanz, dans la moitié nord de l'Iran. Un agent de police local remarque ces deux femmes seules et trouve cela assez surprenant. Alors, très gentiment, il s'occupe un peu de nous. Voyant que nous étions intéressées par les monuments antiques, il nous parle d'un endroit qu'il avait découvert, une maison avec des décorations superbes, où il nous mène. C'était une maison du XVI<sup>e</sup> siècle, entièrement décorée par des artistes de l'époque, vraiment dans son jus, pratiquement abandonnée. On retrouvait les mêmes thèmes et les mêmes genres de décors que ceux des manuscrits du XVI<sup>e</sup> siècle, mais sur les murs, au rez-de-chaussée, au premier étage, c'était absolument fabuleux. Nous avons pris des photographies et mon amie a écrit des articles dans le journal en anglais de Téhéran, *Kayhan International*. Tout d'un coup, tout le monde s'est intéressé à cet endroit et s'est approprié la découverte, alors que c'est grâce à ses articles que la maison a été connue. Évidemment on ne nous a jamais citées.

Puis sur la route du retour le bus a rendu l'âme, et plutôt que de supporter encore une attente interminable nous avons fait du stop. Un imam qui rentrait à Téhéran nous a emmenées. à ce moment-là, j'habitais à l'Institut allemand d'archéologie, grâce à l'ami archéologue avec qui je faisais des fouilles, et l'imam nous a déposé devant, c'est-à-dire juste en face de la délégation du Vatican. C'était assez cocasse. Sur le chantier de fouilles toute l'architecture islamique du XII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle était représentée et par la suite Sylvia

Matheson a écrit le livre *Persia: An Archaeological Guide*<sup>20</sup>, nourri entre autres de nos expériences lors de ce voyage.

### Périples en Land Rover

Dans l'avant-dernier voyage que j'ai fait pour Connaissance des Arts en Afghanistan, il y avait Françoise Patry. Elle avait envie que l'on retourne en Afghanistan, en louant une voiture. J'ai refusé de louer une voiture, mais lui ai proposé de faire le chauffeur moi-même et d'emmenner une autre amie, Françoise Birkigt, qui souhaitait venir. C'était la fameuse «Bobonne», la petite-fille du directeur d'Hispano-Suiza<sup>21</sup>. Elle avait beaucoup de moyens et a proposé d'acheter une Land Rover pour que je puisse les conduire. J'ai été à Coventry, l'endroit où les Land Rover étaient fabriquées, pour en acheter une et j'ai eu besoin d'un permis spécial parce que c'était un véhicule de l'armée. Nous avons fait comme cela deux voyages d'un mois durant l'été. La première année, en 1970, il y avait des foyers de choléra en Afghanistan, nous avons donc décidé d'aller en Iran. Il était convenu que je les récupère à l'aéroport de Téhéran. Grâce à cette voiture, j'ai pu par la suite participer à des fouilles avec une mission d'archéologie de l'Université de Londres, parce que si l'on avait une voiture on était très bienvenu.

C'était l'époque où je préparais ma thèse. Alors en emmenant la voiture en Iran j'en ai profité pour passer par la Turquie. Je voulais réexaminer la mosquée sur laquelle je travaillais, reprendre des mesures, des photographies. Elle date de 1226, donc avant l'arrivée des Mongols. L'Anatolie est très riche en monuments des XII<sup>e</sup>, XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, datant d'avant et après l'arrivée des Mongols,

---

20 Sylvia Matheson (Sylvia A. Schofield), *Persia: An Archaeological Guide*, Londres, Faber & Faber, 1972

21 Marc Birkigt (1878-1953), fondateur de la marque Hispano-Suiza en 1903

et pouvoir les comparer m'a été très utile pour ma thèse.

En route, j'ai pris avec moi un jeune étudiant qui apprenait le farsi, la langue parlée en Iran. Il n'avait jamais campé. Ses doigts étaient tellement propres que l'on voyait très bien qu'il n'avait jamais touché une casserole ni a fortiori changé une roue de voiture. Quand je lui ai fait monter une tente, parce qu'il y a un moment où l'on a campé, il ne savait pas et j'ai dû lui montrer comment faire. Il en a eu bientôt assez et il a dit qu'il préférerait reprendre la route tout seul. Mais comme il n'a pas trouvé de bus il est revenu tout penaud pour continuer avec moi. Plus tard il a été employé par l'ambassade anglaise à Moscou parce qu'il parlait aussi le russe, qu'il avait étudié à l'université. Puis il a épousé une Russe qu'il a ramenée à Londres, mais le gouvernement l'a mis à la porte parce que le Foreign Office n'accepte pas ce genre de choses. Il était très intelligent mais pour l'aspect pratique absolument double zéro.

Nous nous sommes arrêtés dans des villages où il y avait encore des monastères, que nous ne connaissions ni l'un ni l'autre, cela a été passionnant. Pour l'anecdote, en Tchécoslovaquie je me suis fait coller deux amendes parce que je ne faisais pas de signaux quand je tournais à droite ou à gauche. Dans ces régimes communistes on ne blague pas. Puis nous sommes arrivés à Istanbul. Je connais bien Istanbul, la Turquie a été pour moi un peu une seconde patrie, l'Iran aussi, mais la Turquie a eu plus d'influence sur moi que l'Iran, probablement à cause de la Révolution iranienne.

En 1970, l'Iran était encore dirigé par le Shah, et avec mes amies et la Land Rover nous avons été au festival de Persépolis. La Shabanou était présente, on jouait de la musique indonésienne, tout cela était très exotique dans les ruines des palais de Xerxès, Artaxerxès... À ce moment-là il n'y avait pas encore eu de fouilles, les sculptures étaient toujours recouvertes et protégées par le sable. Il semble que maintenant les sculptures mises à jour soient en train de s'user, grignotées par le sable projeté par le vent.

Téhéran était une grande ville qui avait grandi un peu trop vite. En fait il y avait deux Téhéran. La ville s'étendait au bas des montagnes, et au fur et à mesure que l'on montait, le niveau de vie aussi. Il y avait de beaux jardins, de belles propriétés, tous les gens riches avaient une maison de campagne, le Shah inclus, là où la température était plus agréable durant l'été. De juin à septembre, il ne tombait pas une goutte de pluie, tout était sec, il y avait de la poussière partout. Et en automne, les premières pluies étaient de vrais déluges. En quelques heures toutes les feuilles des arbres sont lavées, tout est nettoyé d'un seul coup. Mais il y a de l'eau absolument partout. Des cataractes déferlent depuis les montagnes et de vrais fossés, pas seulement des rigoles, jouxtent le bord des trottoirs, prêts à recevoir toute cette quantité d'eau. Ce sont les «joubes». Il faut faire très attention quand on stationne au bord de ne pas mettre une roue dedans parce qu'il est alors très difficile de s'en extraire. Et à la fin les joubes débordent. C'est un phénomène assez remarquable. L'hiver, il peut neiger, et depuis le bas de la ville on voit la neige sur les montagnes qui séparent Téhéran de la mer Caspienne. À l'époque il y avait déjà des stations de ski, qui se sont développées par la suite.

On a dit beaucoup de mal du Shah, mais en 1963 il a introduit des réformes pour redistribuer les terres aux paysans et créer un système d'enseignement dans tous les villages<sup>22</sup>. L'État envoyait de jeunes étudiants des universités par groupes de deux dans les villages pour enseigner la lecture. C'était très dur pour eux parce qu'ils vivaient habituellement en ville, dorlotés par leurs familles, et ils étaient soudain lâchés dans ces localités au fin fond du pays. Nous avons rencontré à Yazd, dans le centre du pays, un jeune employé qui venait de la Caspienne et se plaignait de ne pas avoir son caviar

---

22 Série de réformes connue sous le nom de «Révolution blanche»

le matin. Alors on essayait de les encourager un peu, leur dire qu'ils faisaient un travail magnifique, mais ce n'était pas évident.

Il y avait déjà des mouvements révolutionnaires, ce n'était pas de tout repos, bien que le Shah ait réformé le mariage, le divorce, et beaucoup modernisé la vie de tous les jours. Le changement a été d'autant plus difficile au moment des ayatollahs, quand tout s'est refermé. Durant trente ans les femmes avaient connu une certaine liberté, avaient eu accès à l'université et à la culture. Dans mes voyages entre 1960-1961 et la révolution de 1979, j'ai vu l'évolution de la politique, les réactions des gens. J'ai aussi vu la façon dont l'Occident accaparait les bonnes places économiques, vendait et achetait toutes sortes de produits en échange du pétrole. Il y a eu des abus et il est tout à fait compréhensible que la population se soit révoltée. La catastrophe du soulèvement, c'est qu'il a touché tous les niveaux de la société : les intellectuels, les patrons, les propriétaires terriens et les paysans. Très vite tout a été complètement bloqué par les ayatollahs, avec l'arrivée de Khomeini sur un avion français en 1979. Le Shah s'est échappé avec toute sa famille et est mort deux ans plus tard en exil en Égypte. La dernière année où je suis passée à Téhéran, juste avant le départ du Shah, la ville était un vrai fouillis. L'atmosphère générale avait beaucoup changé, on sentait que quelque chose était en train de mourir. La tension était perceptible même dans la circulation, la foule, il y avait trop de choses qui commençaient à ne plus très bien fonctionner. Mais je ne pouvais pas définir exactement ce qui se passait, je ne connaissais pas assez bien le pays, je ne me rendais pas compte que c'était la fin d'une époque.

En 1971, l'année suivant notre séjour en Iran, nous avons pu faire le tour de l'Afghanistan avec la Land Rover. C'est à ce moment-là que j'ai étudié les tessons des fouilles de Kandahar, à l'Institut britannique de Kaboul. C'est l'étude de ces tessons qui

m'a conduite à aller examiner la collection du Victoria & Albert Museum et est à l'origine du catalogue raisonné que j'ai écrit sur leurs céramiques persanes<sup>23</sup>. Je me suis rendue compte que ce que les Anglais avaient trouvé à Kandahar marquait la fin d'une histoire de la céramique persane, dont les beaux jours se sont étalés du XVI<sup>e</sup> jusqu'au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Kandahar a été détruite en 1737, la dernière pièce de mon catalogue date de 1738.

Liberté...

Ces années de voyage en Iran et en Afghanistan ont été extraordinaires, on pouvait circuler librement. Nous dormions dans des sortes de gîtes et d'hôtels, mais j'avais quand même une tente si nous avions besoin de camper. Le problème de l'eau était permanent, il fallait toujours avoir des jerricans en réserve. Et il fallait aussi savoir dénicher le poste à essence où il y avait de l'essence. La première fois que j'ai traversé l'Anatolie, dans certains postes il n'y avait plus d'essence parce que c'était la période des moissons et tous les tracteurs allaient s'y remplir. Il n'y avait plus rien pour les gens qui se baladaient comme moi. Alors il suffit d'attendre, et puis ça marche, ce n'est pas catastrophique. Ce sont des choses auxquelles on ne pense pas quand on part de Londres. On est d'une innocence absolument indécrottable.

En principe, j'emmenais toujours quelqu'un avec moi, qui voulait aller à Téhéran, à Istanbul, ou une autre de mes destinations. Mais lors d'un dernier voyage je suis rentrée seule d'Afghanistan, parce que la personne qui devait revenir avec moi m'a lâchée pour rentrer en avion. Alors j'ai conduit seule de Téhéran à Genève

---

23 Yolande Crowe, *Persia and China, Safavid blue and white ceramics in the Victoria & Albert Museum 1501-1738*, Genève, Editions La Borie, 2002

pour ramener la voiture. Tout s'est très bien passé. Je n'ai jamais été attaquée, molestée, j'ai eu peur une seule fois, lorsque j'ai passé la douane à la frontière entre la Bulgarie et la Yougoslavie. Les douaniers ont inspecté la voiture de fond en comble à la recherche de drogue. Je me suis dit que si quelqu'un avait caché quelque chose sans que je le sache, j'étais fichue. Mais il n'y a pas eu de problème. Je trouvais généralement un hôtel ou un endroit où m'abriter. J'ai dormi dans des bouibouis le long de la route. Sinon, je dormais dans la voiture. J'avais deux jerricans d'eau et deux rechanges de pneus. Mon beau-frère américain m'a demandé si j'avais des armes! Je lui ai répondu que c'était de la folie! Je n'avais pas d'arme, seulement une bêche pour me dégager si je j'étais embourbée. Je ne me sentais absolument pas menacée. Certains camionneurs étaient sympas, ils m'aidaient à changer la roue de la voiture, parce que je crevais régulièrement, les pneus étaient usés, c'est pourquoi j'avais deux pneus de rechange. Pour finir je pouvais changer un pneu de Land Rover en un quart d'heure, les boulons n'avaient plus de secrets pour moi. Avec le poids de mon corps sur le vilebrequin, ça marchait très bien.

C'était merveilleux de ressentir cette impression de liberté absolument inouïe. Il y avait une formidable sensation d'espace. J'ai adoré cet espace, ce n'est pas la mer qui m'attire, ce sont les steppes. Cet espace infini où l'infini ne vous impressionne pas. On fait partie de l'infini, c'est extraordinaire. On est davantage accepté qu'en mer où on doit toujours se battre. C'est comme les grands déserts pour certaines personnes. Mais je n'ai jamais été attirée par le désert. J'ai traversé le désert iranien du sud-ouest au nord-est. Je ne voulais vraiment pas y passer trop de temps. Lorsque j'étais au niveau d'Ispahan en allant vers Mashhad, il y a eu une tempête de sable en bout de route. Le sable entre partout, pénètre dans le nez, même si on est enfermé dans la voiture. On avale du sable. La

quantité de sable que j'ai retirée de la voiture en fin de course était impressionnante, il y en avait absolument partout. Si la tempête était venue plus tôt, je ne serais jamais arrivée.

### Conférencière

À Londres, une personne que j'ai rencontrée au début de mes voyages m'a dit que je pouvais tout à fait faire des conférences. Elle était en train de créer des cours sur l'art, de la Renaissance à l'époque moderne, et m'a inclus dans le programme. Les cours étaient surtout destinés aux jeunes personnes qui voulaient aller à l'École du Louvre à Paris ou au Courtauld Institute à Londres mais ils s'adressaient aussi à des adultes qui voulaient élargir leurs connaissances. Il y avait des jeunes filles ou des jeunes gens aisés qui voulaient se cultiver, des moins jeunes, des plus âgés. C'était très varié et c'est cela qui était intéressant. Je faisais partie d'un groupe de conférenciers et conférencières dans le domaine des arts appliqués. Certains parlaient du costume, d'autres du mobilier, de la vaisselle, du verre... Comme ma famille était liée à la toile de Jouy [voir p. 63], on m'a proposé de faire un cours sur les débuts des cotonnades imprimées en Europe, ainsi que sur la céramique, une partie sur la faïence et une autre sur la porcelaine. J'étais au pied du mur et il a fallu que j'improvise. Les cours se donnaient dans le Victoria & Albert Museum, je m'appuyais donc sur les pièces exposées dans les vitrines. Dès le début j'ai aussi proposé une conférence sur la Route de la soie, le sujet n'était pas encore à la mode, personne ne s'en occupait. La conférence s'est très bien vendue et s'intégrait à des cursus très variés.

Les conférences avaient lieu une fois par mois, durant l'année académique. L'association qui les organisait avait des branches dans toute l'Angleterre, l'Écosse et s'étendait même jusqu'à Hambourg.

C'est comme cela que j'ai fait une fois un voyage à Hambourg. Puis Christie's et Sotheby's ont copié le concept et m'ont aussi engagée. J'allais donner les cours dans la Wallace Collection, au V&A et au British Museum.

J'ai donné ainsi une dizaine de conférences par an, de 1973 jusqu'à la fin des années 1990. Personne dans mon entourage n'aurait pensé que j'étais capable de faire ce genre de choses. J'avais une profession. Et j'ai même acquis une certaine notoriété puisqu'à la fin on venait me chercher.

### Guide de voyages

Les conférences que je donnais à Londres étaient complètement indépendantes de mon activité de guide, que j'ai pratiquée de 1968 à 2000. J'ai accompagné des voyages en Turquie, en Iran, en Afghanistan, en Syrie, au Liban, mais aussi en Inde, en Russie, en Chine, au Népal, au Tibet, en étant payée. J'étais alors la conférencière et une autre personne comptait les bagages. Il y avait beaucoup à préparer parce que souvent c'était pour moi de nouveaux terrains. Il fallait que je comprenne la culture des lieux. J'ai toujours trouvé passionnant d'en apprendre davantage. C'est comme un puzzle, pour chaque endroit que je découvrais, je plaçais une nouvelle pièce. J'avais une bonne culture européenne, eurasienne. Je comprenais les rapports de la Chine et de l'Europe au cours des siècles. Les voyages des premiers explorateurs auprès des Mongols, le moine Guillaume de Rubrouck, n'avaient plus de secrets pour moi.

Les quelques voyages que j'ai guidés en Inde étaient concentrés sur les grandes villes du nord. Lors de mon périple vers le Japon j'avais parcouru l'Inde du nord au sud en visitant les principaux sites hindouistes mais surtout islamiques, ce qui complétait bien

ma connaissance de l'architecture du monde musulman. Je pouvais relater l'histoire de la conquête musulmane en Inde, expliquer la façon dont les souverains musulmans ont évolué sur le continent indien et donné naissance à l'architecture indo-musulmane.

En Chine, j'ai accompagné deux voyages avec cette amie spécialiste de la céramique chinoise et qui parlait chinois, Margaret Medley. Je n'étais moi-même pas une spécialiste du pays, donc je gérais les aspects pratiques, les relations avec les guides, et c'est elle qui présentait la littérature et l'histoire chinoises. Lors du premier voyage, en 1978-1979, nous avons séjourné à Pékin en janvier. Il faisait un froid glacial mais le supermarché pékinois était très bien achalandé, il vendait les chaussures, les pantalons, tout ce dont on pouvait avoir besoin pour ne pas avoir froid, et j'ai pu m'équiper complètement sur place.

Un guide général nous accompagnait durant les trois semaines de voyage et à chaque arrêt nous avions un guide local. De temps en temps les guides locaux étaient épouvantables, dont un qui ne voulait parler que de football. Il m'est arrivé un jour de me fâcher et bien mal m'en a pris. Ensuite on n'est plus du tout respecté et on n'obtient plus rien. Il ne faut jamais, jamais, perdre la face. D'autant plus que l'on est responsable de la bonne marche du voyage. C'est tout un art pour faire comprendre à certains guides qu'il ne faut pas raconter des balivernes et qu'il vaut mieux être cultivé pour guider des touristes. Une fois, nous étions arrivés d'Urumqi et nous allions vers l'Est. Lorsque la guide générale nous a rejoint à Dunhuang, là où se trouvent les fameuses grottes peintes du IV<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècles, elle s'est aperçue que selon son carnet de réservations nous retournions d'où l'on venait, alors que nous devons poursuivre notre itinéraire, prendre le train pour finalement arriver à Pékin. Nous étions au bord du Turkestan chinois, il n'y avait rien de prévu, alors les Chinois ont dû improviser. Je suis restée assise à discuter avec

les guides locaux qui essayaient de résoudre le problème. La salle de réunion était une chambre d'un hôtel de campagne, ils ont discuté très longtemps et moi je disais oui ou non en prenant l'air de comprendre ce que je ne comprenais pas. Tout a fini par s'arranger et la guide m'a beaucoup remerciée de ne pas m'être mise en colère.

J'ai ainsi été deux fois dans le pays des Ouïghours. La première fois nous avons assisté à un spectacle complètement local où de vieux Ouïghours dansaient avec des petits enfants. C'était merveilleux. On ne reverra jamais cela parce que la deuxième fois, en 1980-1981, c'était fini, c'étaient des Chinois qui dansaient, pas les Ouïghours. Les Ouïghours étaient déjà persécutés en ce sens qu'il y avait une mainmise sur ce qui se passait. Dans un musée le conservateur voulait me donner un livre, mais l'inspecteur chinois a refusé qu'il le fasse. Pendant un certain temps le gouvernement chinois a laissé publier de la documentation sur les mosquées en pays ouïghour, j'ai ce document dans ma bibliothèque mais maintenant je suis sûre que je ne pourrais pas le trouver.

Quand nous sommes arrivés à Kashgar, la maison qui avait été le consulat des Anglais en 1860 existait encore. La femme du consul George Macartney a tenu un journal de bord relatant cette époque<sup>24</sup>. Son mari n'a jamais pu être ambassadeur parce que son père avait épousé une Chinoise, il était donc à moitié Chinois, et comme tel il était accepté au niveau du consulat, mais pas plus haut... Nous avons logé dans cette maison qu'il avait faite construire et où il habitait, qui était devenue un hôtel. Le représentant russe vivait à deux pas, matérialisant la confrontation des deux puissances, le pouvoir britannique au sud et le pouvoir russe au nord. Nous pouvions revivre cela au travers du vieux Kashgar qui

---

24 Catherine Macartney, *An English Lady in Chinese Turkestan*, Ernest Benn Limited, Londres, 1931: <https://archive.org/details/dli.pahar.2943/mode/2up>, téléchargé 11.01.2026

n'était pas encore démoli. Maintenant il n'en reste plus rien après toutes les destructions de ces vingt dernières années.

En Europe, j'ai connu Berlin quand la ville était encore en partie un territoire d'occupation russe<sup>25</sup>. Alors, de la même façon que lors de mes voyages en Russie j'apportais des bas de soie à la femme de l'étage pour qu'elle me donne ma clé plus rapidement, j'apportais du chocolat à ma collègue du musée de Berlin-Est pour qu'elle s'occupe bien des touristes que j'emmenais. J'étais tout à fait consciente des limitations que la Russie imposait sur le territoire qu'elle contrôlait.

Lorsque je suis retournée à Berlin après la chute du Mur, lorsque Berlin s'est ouverte au monde, la ville était en pleine effervescence, une énorme bouffée d'air a stimulé la création pendant une vingtaine d'années. Même pour les gens de ma génération, Berlin reste la ville de l'expérimentation de toutes les cultures. Le théâtre, la musique, toutes les formes artistiques alternatives ou indépendantes y ont connu un réel épanouissement.

J'ai fait tous ces voyages d'abord trois ou quatre fois par an, puis vers la fin beaucoup moins souvent. Et l'été, j'étais à la Borie.

### La Borie

La Borie a été construite en 1970-1971 et là encore la géographie joue un rôle. Au lycée Molière j'ai eu comme professeur d'histoire et géographie dans les classes de quatrième, troisième et seconde, Marguerite Sarremejean<sup>26</sup>, qui est devenue une amie de

---

25 Après 1945 Berlin a été divisée en quatre zones : russe (Berlin-Est), anglaise, américain et française (Berlin-Ouest).

26 Marguerite Lucienne Suzanne Sarremejean (Condom, Gers, 10 mai 1907 - Eguilles, Bouches-du-Rhône, 3 mars 1986)

la famille. Nous nous entendions très bien et nous sommes restées en contact, même après que j'ai quitté le lycée et l'université. Lorsque j'étais mariée elle enseignait à Madagascar, où en tant que géographe, elle réalisait aussi la cartographie de l'île. Quand elle rentrait en Europe, nous nous retrouvions souvent à mi-chemin, comme une fois à Chypre. Puis elle a dû être rapatriée en raison de problèmes oculaires et a terminé sa carrière à la faculté d'Aix-en-Provence.

Alors qu'elle allait prendre sa retraite, elle me parlait beaucoup de collègues ou amies géographes qui vivaient des retraites très tristes parce que du jour au lendemain, après avoir dirigé une classe, été en contact avec de nombreuses personnes, elles se retrouvaient isolées et sans responsabilités. Certaines même ne le supportaient pas et se suicidaient. Indirectement, c'était aussi une conséquence du grand gel de 1956 qui a constitué une énorme catastrophe dans le Midi, les gens étaient totalement désemparés, en particulier ceux qui vivaient seuls, et la retraite réactivait ces souvenirs sombres. Je ne voulais surtout pas que cela lui arrive.

Après 1968, Marguerite s'était vraiment attachée à Aix-en-Provence. Elle était originaire de Condom, dans le Gers, et les amis et les familiers de son enfance y revenaient seulement l'été. Elle ne voulait donc pas passer l'hiver à Condom et cherchait à s'installer à Aix. Moi aussi je cherchais un point d'attache. J'avais vaguement regardé du côté de l'Angleterre mais elle ne me voyait absolument pas fixée dans la « perfide Albion ». Nous avons alors eu l'idée de faire quelque chose ensemble et c'est comme cela que nous avons construit La Borie. Elle pourrait occuper la maison durant l'hiver et me la laisserait l'été quand je prenais mes vacances. C'est ce que nous avons fait.

En tant que géographe, Marguerite a trouvé le terrain, près d'Aix-en-Provence, à côté de celui d'un ami qu'elle avait rencontré à Tananarive. Et j'avais moi-même un ami d'enfance architecte

qui a conçu les plans et supervisé la construction. Il s'était installé comme architecte à Saint-Tropez, donc il n'était pas trop loin et il venait inspecter les travaux. De plus Marguerite était sur place. J'arrivais de temps en temps, après un voyage organisé, pour voir comment cela évoluait. Tout s'est fait progressivement, parfois avec quelques heurts parce que Marguerite n'avait jamais dirigé de travaux. Moi non plus, mais j'avais vu mes parents et d'autres personnes s'installer, donc j'étais plus à même de savoir ce qu'il fallait faire, ou ne pas faire. Je l'ai laissée gérer le chantier, ce qui a bien occupé le début de sa retraite, elle n'a pas vu le temps passer. Finalement, la maison a été sur pied. Puis cela a été au tour du jardin. Elle a dû un peu se bagarrer parce que le terrain étant en pente, il fallait construire des restanques et organiser le passage de l'une à l'autre. Nous y avons planté une centaine d'oliviers pour avoir de l'huile. Mais en 1980 la moitié a péri parce qu'il y a eu un grand gel, assez dramatique mais toutefois moins important que celui de 1956. Un énorme olivier, sans doute planté après le gel de 1956, n'a pas survécu mais nous avons pu en tirer douze autres oliviers en divisant les racines. C'était fantastique, vingt-cinq ans après, qu'il donne tous ces rejetons. Plus tard, en 1986, Marguerite est morte d'un cancer. Sa moitié de la propriété m'est revenue et maintenant La Borie appartient à ma famille.

### Le musée Ariana

En 1978 la conservatrice du musée Ariana à Genève, Mathé Coullery<sup>27</sup>, est venue à Londres pour un colloque sur la céramique chinoise. Comme elle parlait français, Margaret Medley m'a demandé de m'occuper d'elle. Cela a été le début d'une longue amitié

---

27 Marie-Thérèse Coullery (1929-2000) a été conservatrice du musée Ariana à Genève de 1977 à 1995.

qui n'a cessé qu'à sa mort. C'est Mathé Coullery qui a ressuscité l'Ariana et la collection de céramiques. Au début il n'y avait pas de chauffage central, seulement un poêle à mazout dans un bureau au rez-de-chaussée. Tout était à faire, ce qui a pris plus de dix ans. Pour effectuer un premier tri de la collection le personnel travaillait dans l'abri anti-nucléaire au sous-sol, été comme hiver. Tout le monde, avec parfois des spécialistes de passage, se réunissait dans la cuisine, heureusement tempérée par un radiateur d'appoint, pour des cafés ou des déjeuners-brainstormings. Au fur et à mesure, j'ai commencé à connaître Mathé et j'ai vécu ses déboires. Il y a eu une votation et un référendum liés aux crédits de rénovation de la Ville de Genève. La votation a abouti à un refus mais les travaux ont été acceptés plus tard via le référendum. Le musée Ariana transformé a réouvert en septembre 1993. C'est le seul musée en Suisse entièrement consacré à la céramique et au verre.

Pour aider le musée, j'ai créé la Fondation Amaverunt. Depuis trente ans, les revenus de la fondation servent à aider au financement d'une publication ou d'une exposition, au transport de céramiques, etc. Tous les ans, environ 40 000 à 50 000 francs suisses sont attribués. Le nom fait allusion à mes ancêtres, A pour Ariana, MA pour ma grand-mère Hélène Mallet, VER pour Vernes, mon nom de jeune fille, et la terminaison latine en UNT pour le conditionnel. Le mot peut se lire comme «ils ou elles auraient aimé». J'ai fait cela car j'ai eu à cœur de témoigner de la reconnaissance à Genève, qui a accueilli mes ancêtres au moment des persécutions huguenotes. J'ai un sens de la continuité historique en quelque sorte.

### Origines genevoises

La branche Vernes du côté de ma grand-mère faisait partie de l'aristocratie genevoise mais a vécu à Paris à partir du XIX<sup>e</sup> siècle. Je suis née à Paris, je suis Parigote à cent pour cent. J'ai quelques

petites attaches avec Genève auxquelles je tiens mais dont je ne me glorifie absolument pas, je n'ai fait que naître. Pendant l'Occupation allemande, j'avais un papier qui disait que j'étais ressortissante et de descendance de Genève. Ma grand-mère paternelle, dont il y a un portrait dans mon salon, était une Mallet et elle a épousé un Vernes. Les Vernes ont la citoyenneté de Genève depuis 1722, les Mallet sont une famille plus ancienne. Les vieux protestants genevois ont épousé les jeunes réfugiés du XVIII<sup>e</sup> siècle. J'ai bien sûr des contacts avec cette société genevoise, mais je n'ai pas intégré ce monde, je suis plutôt liée à l'univers académique, ce qui est un peu une exception dans ma famille.

Les orientations familiales sont quand même plutôt variées. Jacob Vernes, un écrivain de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, s'est fait bannir de Genève pour ses idées un peu trop à gauche, ce qui est assez amusant. Un Pierre Vernes a vécu des aventures extraordinaires vers 1760, racontées par l'historienne Élisabeth Badinter<sup>28</sup>. La jeune Dorothee Vernes, dont je descends, tient un rôle central dans cette histoire. Dans une autre branche, Arthur Vernes a fondé en 1916 à Paris un institut médical qui porte son nom, spécialisé dans l'étude des maladies vénériennes et la tuberculose. Une autre branche encore était dans les ascenseurs et de nos jours Patrick Mallet est un auteur de bandes dessinées.

L'ancêtre à l'origine de la dynastie, Jaques Mallet, était un fin museau financier. Quittant Rouen, il est venu s'installer à Genève en 1558, bien avant les refuges protestants. À l'époque, c'étaient les marchands de textiles qui étaient les banquiers. Des deux côtés de la famille il y a en effet des ancêtres en lien avec le tissu, la soie.

---

28 Élisabeth Badinter, «Passions genevoises en 1760. Une malheureuse histoire d'amour, "l'affaire Vernes-Necker", ternit l'image idéale de la République donnée par d'Alembert dans l'"Encyclopédie"», *Le Temps*, 14 décembre 2002

Du côté de mon père, à Paris, deux fils Mallet ont épousé deux sœurs Oberkampff, filles du fondateur de la Toile de Jouy dont j'ai parlé dans mes cours à Londres. Christophe-Philippe Oberkampff, lui-même fils de teinturier, est venu à Paris depuis l'Allemagne au XVIII<sup>e</sup> siècle, en passant par l'Alsace où se trouvaient alors toutes les grandes teintureries. Pour fabriquer les étoffes imprimées que l'on appelait des «indiennes», il faut une série de six à sept bains successifs. Il cherche donc un lieu avec de l'eau et des espaces pour étendre les tissus. Il remonte la Bièvre, un affluent de la Seine qui passe à Paris, et trouve ce qui lui convient à Jouy-en-Josas, d'où le nom de Toiles de Jouy. Pour créer les dessins des toiles, il a le flair d'employer les artistes du moment, qui illustrent différents thèmes avec énormément de succès. Je me souviens en particulier de l'histoire de Paul et Virginie, il y a eu aussi les fables de La Fontaine et, à la fin de la royauté, la première montgolfière. Marie-Antoinette est même venue visiter la manufacture, Napoléon aussi.

Du côté de ma mère, un Lyonnais<sup>29</sup> faisait de l'importation de vers à soie. Il était le fils unique d'un officier de l'armée de Napoléon. Son père étant mort jeune, il n'a pas pu finir ses études et est entré comme employé chez un marchand d'indiennes en soie, ces grands foulards que l'on voit dans les portraits du XIX<sup>e</sup> siècle. Le marchand l'envoie à Leipzig chez son correspondant, dont il finit par épouser la fille. Puis il revient s'installer à Lyon avec sa femme protestante. Humaniste, il a aidé à pacifier une révolte des Canuts, les tisserands de soie. Il est devenu une sommité de la politique lyonnaise, a fondé le Crédit Lyonnais, ainsi qu'un institut technique qui, je crois, existe toujours. C'est l'une des figures historiques de la ville.

---

29 François Barthélemy Arlès-Dufour (1797-1872)

## L'empreinte du protestantisme

Le protestantisme, tout ce passé huguenot, est important dans l'histoire de ma famille. Cette tradition très forte vient en grande partie des persécutions. Les gens qui n'ont pas été persécutés ne se sont pas autant accrochés désespérément à leur religion. Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, lorsque les protestants étaient attrapés ils étaient envoyés aux galères. Du côté de ma mère, qui était du Midi, des ancêtres ont ramé sur les galères. Dans le Midi protestant rebelle, une Marie Vernes a été enfermée à la tour de Constance, à Aigues-Mortes. Le refuge genevois a été salvateur. Du côté de mon père, la maison Mallet à Genève, à côté de la cathédrale, est devenue le Musée International de la Réforme. Une gravure représentant un ancêtre Vernes<sup>30</sup>, pasteur à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, y est conservée et deux autres portraits de lui figurent dans les collections de la Bibliothèque de Genève. Dans la famille on était soit pasteur, soit dans la finance.

Suite au décès, à deux ans et demi, d'une sœur née avant moi, mes parents ont fait un grand voyage en Méditerranée. Ils en ont rapporté des tapis que j'ai encore et un peu d'eau du Jourdain. À ma naissance, un pasteur de la famille m'a baptisée avec cette eau du Jourdain ramenée de Palestine. J'ai donc un rapport très tangible avec le protestantisme!

Je faisais partie d'une paroisse protestante à Paris puisque j'y ai été élevée. On entre dans la communauté de l'Église à laquelle les parents appartiennent. C'est une tradition assez forte, qui se dilue un peu, mais cet héritage perdure encore dans les familles protestantes, en tout cas en France. C'est un peu différent à Genève, bien qu'il y ait une certaine continuité dans les paroisses.

---

30 Jacob Vernes (1728-1790)

La gouvernante nous emmenait à l'« école du dimanche » qui se tenait avant le culte. Et de temps en temps, nous allions au culte avec les parents. Maman était toujours en retard. Nous avions notre place dans le Temple de l'Étoile. Il y avait le côté Vernes, où l'on allait s'asseoir. Et le long du mur, il y avait une plaque en l'honneur d'un arrière-grand-père Vernes qui avait été pasteur au banquet du roi. Pourtant ce ne sont pas les petites filles protestantes de l'école du dimanche qui sont devenues mes amies, mais celles que j'ai rencontrées au lycée Molière, qui venaient de différents horizons. Au lycée, et dans mon éducation en général, la mentalité était très républicaine, je n'aurais jamais voulu de la royauté. Il se trouvait que l'on était protestants. Et parmi les dirigeants, c'était quelque chose d'important. La loi Guizot, au XIX<sup>e</sup> siècle, qui réforme l'éducation et élargit l'accès des enfants à l'école, est due à un protestant<sup>31</sup>. Celui qui a négocié les premières ententes avec la Nouvelle-Calédonie, était un protestant<sup>32</sup>. Dans le monde de la finance, on trouvera toujours en France des protestants. On ne proclame pas sa religion, mais on agit en conséquence.

Nous étions imprégnés de la Bible, de l'Ancien Testament. À l'école du dimanche durant l'année scolaire et chez ma grand-mère durant l'été, on nous lisait les histoires de David et Goliath, de la découverte de la Palestine, lorsque les Hébreux qui ont quitté l'Égypte envoient des messagers en Palestine qui reviennent avec d'énormes grappes de raisins. *Milk and honey*, comme le dit la Bible en anglais. D'ailleurs jusqu'aux années 1950, au Parlement anglais, on citait encore la Bible dans les discours. Les parlementaires avaient été éduqués dans les grandes écoles, Eton et Harrow, où l'enseignement protestant était très fort. Il n'était pas rare du

---

31 François Guizot (1787-1874)

32 Michel Rocard (1930-2016)

tout que Churchill cite un texte de la Bible. Et nous, vers six ou sept ans, nous y croyions ferme. Nous étions complètement endoctrinés, mais avec plaisir, c'étaient de belles histoires. Il y avait une très forte conscience religieuse dans la famille, surtout du côté de mon père, il y a toute une série de pasteurs du côté Vernes. La Bible faisait partie de la vie de tous les jours. Ma grand-mère lisait sa Bible tous les matins. À la campagne, pendant l'Occupation, on ne pouvait pas aller au temple parce qu'il n'y avait pas de moyen de transport, alors elle faisait elle-même le culte le dimanche et nous lisait des histoires. Je me souviens qu'il y avait de belles images en face des textes. On a été complètement biberonné au protestantisme, à la Bible.

Au lycée, nous étions un petit groupe qui portait la croix protestante autour du cou et nous nous faisons remarquer parce que nous étions suffisamment disciplinées pour discipliner les autres. Les professeurs étaient ravis, j'étais un atout pour eux. Je faisais chanter ma classe quand on se réfugiait dans les caves pendant les bombardements. Et j'adorais ça, j'aimais commander les gens et défendre une minorité. Défendre la minorité, ce n'était pas formulé, mais ça faisait partie du pedigree. J'étais très consciente de cela.

Le protestantisme m'a toujours soutenue et donné de la force. Et me suis rendue compte que je pouvais aussi le transmettre aux autres. Par exemple, j'ai eu deux camarades qui ne croyaient en rien du tout, que j'ai emmenées dans ma paroisse et qui sont devenues des piliers du protestantisme. Donc j'avais probablement une certaine influence. Ce qui m'a beaucoup aidée, c'est que de dix à dix-huit ans j'ai fait du scoutisme. Ma grand-mère au Rouvray hébergeait toujours des Louveteaux, et nous étions autorisées, vers sept ou huit ans, à participer au dernier feu de camp de leur séjour, nous regardions le spectacle présenté par ces enfants qui avaient à peu

près nos âges. Le scoutisme n'a plus existé en France sous l'Occupation allemande, mais c'était devenu une forme d'éducation pour la jeunesse de la paroisse. Après la guerre les activités ont repris, dans chaque paroisse il y avait des Éclaireurs et Éclaireuses, protestants, catholiques, juifs aussi. On se retrouvait une fois par an avec les autres confessions. Donc il y avait une certaine unité. Le scoutisme développait une certaine discipline, un certain respect pour un code de vie et en même temps une joie de vivre. On va camper sous la pluie, on se gèle, on étouffe, mais j'en garde de très bons souvenirs. À côté de ma vie de famille, où l'on ne fréquentait pas grand monde en dehors du milieu financier, c'était un souffle de vie. À la maison on ne me donnait aucune responsabilité, alors que là je m'occupais de toute une équipe. De par ma personnalité, à quatorze ans j'étais responsable de quatre ou cinq jeunes alors qu'on s'occupait de moi à la maison. Il y avait deux aspects à ma vie, d'ailleurs je suis Gémeaux, il ne faut pas l'oublier.

Les chefs de troupes se débrouillaient pour trouver les lieux où l'on campait, nous organisaient des camps de vacances inoubliables, leur niveau d'engagement était impressionnant. Nous pouvions aussi passer des brevets, un brevet de cuisinière, un brevet de natation, un brevet de gymnastique, un brevet de la Croix-Rouge... Nous apprenions énormément de choses, nous avions accès à des savoirs qui étaient hors de portée à la maison. Et puis nous avons beaucoup, beaucoup chanté. J'ai chanté en chœur pendant quatre ou cinq ans et la personne qui nous dirigeait était extraordinaire.

Tout cela m'a donné un fond moral très solide. C'est-à-dire qu'il y a des choses que l'on fait et des choses que l'on ne fait pas. Je ne me rebellais pas parce que j'en voyais la logique, même si le code de vie était très dur. Par exemple jusqu'aux années 1950 il était exclu d'épouser un catholique. Lorsque la sœur de ma mère a

épousé un catholique cela a été un choc terrible dans la famille, à tel point que mon père ne nous a pas emmenés à la cérémonie, il a été seul à l'église à Sainte Clotilde, dans le VII<sup>e</sup> arrondissement.

Un ami de mon frère venait souvent à la maison, nous l'appelions Marron parce qu'il portait un costume marron. Nous sommes devenus aussi de très grands amis. Un jour, Maman m'a autorisée à aller au cinéma avec lui, ce qui représentait beaucoup à cette époque. Je l'ai beaucoup aimé, mais comme il était catholique je me suis dit que je n'avais pas le droit de l'épouser et nos sentiments ne se sont pas concrétisés. À seize ans ce n'est pas très drôle, et même pour ces années-là cela semble complètement grotesque. Certains d'ailleurs passaient outre. Un catholique a rencontré une protestante à l'un de mes bals et ça a été l'événement du siècle. Ils se sont installés à Londres juste après mon mariage et nous nous sommes fréquentés. Lui était alors deuxième ou troisième secrétaire à l'ambassade de France, et elle, après avoir travaillé comme chercheuse avec un grand professeur sur la parthénogenèse, a abandonné son métier pour suivre son mari. Lui a fait une très belle carrière diplomatique, il est devenu ambassadeur à Londres et aux États-Unis.

Je pense qu'il faut être humble dans ses jugements, que l'on ne peut pas haïr les gens parce qu'ils font partie d'un système. Ce sont des individus, et il importe de les considérer comme tels. Par exemple, une grande leçon de tolérance, quand on a été élevée à haïr les Allemands comme je l'ai été, c'est qu'il a fallu que je me réconcilie avec mes collègues allemands. On se rend compte qu'on a des cousins allemands de par le protestantisme et les réfugiés. Des descendants de Rapin, de Toiras, aux États-Unis, aux Pays-Bas et en Allemagne. J'ai redécouvert l'Allemagne grâce à une conservatrice du musée de Berlin qui m'a prise en amitié et m'a reçue chez elle.

Au-delà de son aspect astreignant, le protestantisme a été une force dans ma vie de tous les jours. C'est une éthique, une exigence d'honnêteté, de fidélité à sa foi qui impose une certaine discipline, une certaine maîtrise de soi. Dans l'ensemble cela m'a beaucoup aidée. Lorsque je me suis installée en Angleterre, personne n'avait fait cela auparavant dans la famille. Mais je me suis adaptée, c'était un peu l'aventure. En même temps, on m'a toujours traitée d'aventurière, mais comme aventurière, je crois qu'il y a bien pire que moi...





## POST-SCRIPTUM

J'ai donné beaucoup de conseils à des jeunes qui partaient. Ils voulaient tous aller à Katmandou à l'époque. Je leur indiquais les principes de base: informez-vous des comportements et des habitudes des pays que vous visitez. Ne jamais faire un geste ou un mouvement qui aille à l'encontre des coutumes du pays. Par exemple, ne pas tendre la main pour saluer, parce que la plupart du temps on ne salue pas en se serrant la main. Observer l'attitude des gens et être à l'écoute. Ne pas s'imposer comme très intelligent, connaissant tout. On ne connaît rien du tout du pays que l'on visite, parce qu'on n'y a jamais été auparavant et que très souvent on n'a pas pris la peine de savoir dire bonjour, au revoir, s'il vous plaît et merci dans la langue locale. Et toujours avoir un petit cadeau.

Vous ne pouvez pas emporter de gros cadeaux, mais vous pouvez emporter des cartes postales. Une carte postale de Big Ben, de la Tour Eiffel, du Jet d'eau... Cela amuse les gens. Lorsque je voyageais il fallait aussi apporter des stylos-bille, maintenant ce n'est plus nécessaire. Selon les pays, il y a aussi des choses à ne pas dire. Par exemple en Iran, il ne fallait pas s'exclamer: «Oh, j'aime beaucoup cette plante» parce que les interlocuteurs se sentaient obligés de vous offrir la plante; et ne pas donner de mouchoirs. Au Japon, si l'on vous fait un cadeau, il ne faut jamais l'ouvrir devant les personnes qui vous l'ont offert. On ne peut pas inventer tout cela, donc il faut s'informer à l'avance.

Si vous n'avez pas d'amis du pays que vous allez visiter, essayez de trouver un étudiant ou quelqu'un qui y a habité pour qu'il vous explique ce qu'il faut faire ou ne pas faire. Il ne faut pas hésiter à poser des questions, parce que pour eux c'est devenu automatique,

ils ne penseront pas nécessairement à vous le dire. Surtout, si l'on voit quelque chose que l'on aime bien, essayer de rester dans le général, dire que le décor de la maison est joli, plutôt que la lampe sur la table est très belle. Il y a cinquante ans, le petit marchand ou la personne modeste qui vous invitait chez elle se mettait en quatre pour vous donner tout ce que vous vouliez. Maintenant beaucoup de jeunes ont voyagé, le monde a changé, ce n'est évidemment plus pareil. Mais il faut toujours regarder comment les gens du pays se comportent, s'ils passent cinq minutes à se dire bonjour, comment ça va, et la grand-mère, etc. Parce qu'à la campagne ils vivent en communauté, les uns avec les autres. Où est le fils? Ah! Il est peut-être à Abu Dhabi par exemple. Alors qu'est-ce qu'il fait là-bas? Il faut essayer d'imaginer le cadre des gens à qui l'on parle pour pouvoir avoir une conversation, car eux ne connaissent absolument pas la façon dont on vit. Il faut, avec les gens très simples de la campagne, s'en tenir à leur environnement et à ce qu'il y a de plus proche d'eux, c'est-à-dire leur famille, leur troupeau si ce sont des paysans, ou leur métier, même les revenus de leur métier. Avec des tisserands, on pose des questions sur la façon dont ils tissent, quelles teintures ils utilisent, d'où vient la laine ou le coton, etc. Il faut se mettre dans leur ambiance, dans leur environnement, parce qu'eux ne peuvent généralement pas se mettre dans le nôtre.

Au Japon, on ne tend jamais la main, on ne s'approche pas trop des gens, on ne les embrasse certainement pas. Et on fait beaucoup de courbettes, plus ou moins bas selon sa position vis-à-vis de la personne à qui l'on parle. Toujours beaucoup observer et ne pas croire que l'on sait tout, être conscient que l'on découvre. Si vous voyez des choses que vous ne comprenez pas, demandez, mais avec une certaine humilité et de la curiosité sympathique. Ne pas savoir peut parfois conduire au pire. En Afghanistan, des Allemands s'étaient installés sur un terrain n'importe où pour dormir. Ils ne se sont pas réveillés le lendemain parce que le chien de garde du propriétaire les avait tués.

Quand on est invité dans une maison, on peut généralement déduire le niveau social des hôtes. Les petits détails sont significatifs. Par exemple, à l'époque de mes voyages en Iran, lorsque le réfrigérateur était dans le salon cela indiquait un niveau de vie plutôt petit-bourgeois. Maintenant on ne voit plus cela. S'il y a une toile cirée sur la table, on peut faire des taches, ce n'est pas grave, alors que dans un milieu un peu plus traditionnel, on mettra une jolie nappe et il faudra faire attention.

L'observation est le grand mot. On entre dans un bistrot, dans un bar. On sent tout de suite l'atmosphère, on perçoit si on va être agressé, ou pas. Il ne faut pas entrer en conquérant, ce que les touristes ont l'habitude de faire, mais être respectueux de l'endroit où l'on pénètre et voir comment cela fonctionne. Toujours. Et s'il y a des choses peu claires, on reste en éveil. Bien sûr, certains abusent du voyageur. Il faut savoir discerner.

On apprend tout cela par déduction, presque par intuition au bout d'un moment, au fur et à mesure que l'on circule d'un endroit à l'autre. Dans le désert de Makran au sud de l'Iran, j'ai été invitée à dormir à la belle étoile. Dans un campement de forage, la dynamo produit l'électricité et on l'arrête quand tout le monde est couché. Il faisait très chaud et tout le monde dormait à la belle étoile. Alors on s'adapte aux habitudes du pays. En Inde du Sud, très souvent il n'y pas de couteau ni de fourchette si l'on est dans un milieu assez simple. Certaines personnes diront «Oh ils mangent avec leurs doigts». Mais quand on voit comment ils mangent bien avec leurs doigts sans se salir, c'est superbe, comme un ballet. Nous on ne peut pas le faire de façon aussi belle, il faut des années d'expérience.

Il ne faut pas se rebiffer et croire que l'on fait mieux qu'eux, ni vouloir imposer ce qui est pour nous la meilleure façon de faire. Il y a mille façons de faire, mille façons de vivre, mille façons de demander la main de quelqu'un. Il y a mille façons d'aller aux toilettes.

Comment faire lorsqu'on est en pleine nature? Dans un bus en Iran, il y avait les femmes à droite, les hommes à gauche. On allait à l'aéroport, une femme s'est accroupie et un petit ruisseau est sorti de dessous sa robe. On sait ce qui se passe, mais personne ne s'en émeut. On est au bord du désert afghan, on ne dit rien du tout, on observe et on met ça dans son carnet. Voilà. C'est la différence entre le voyageur et le touriste. C'est extrêmement important. Beaucoup de gens disent «j'ai fait». «J'ai fait la Thaïlande, j'ai fait la Chine». C'est une toute autre approche. Le vocabulaire du voyageur est différent de celui du touriste.

Achévé d'imprimer  
en avril 2026  
sur les presses de  
l'imprimerie Printteam  
à Nîmes



Une licence d'anglais de l'Université de la Sorbonne, à Paris, a conduit **YOLANDE VERNES-CROWE** à s'installer ensuite en Angleterre. Elle y obtient en 1973 un doctorat en archéologie et histoire du monde musulman de la School of Oriental and African Studies (SOAS) à l'Université de Londres.

Ses recherches se sont poursuivies dans les domaines de l'architecture et de la céramique moyen-orientales. Elle est aussi intervenue comme archéologue sur trois sites iraniens dont celui de Suse, inscrit depuis 2015 au Patrimoine mondial de l'Unesco.

Dans le domaine de l'enseignement, elle a donné des séries de cours à l'Université de Ann Arbor aux États-Unis, au Victoria and Albert Museum à Londres, ainsi que pour les maisons de ventes Sotheby's et Christie's.

Elle a participé régulièrement à des congrès internationaux en lien avec sa spécialisation et a contribué à diverses publications, dont *l'Encyclopédie de l'Islam*. Son catalogue raisonné *Persia and China, Safavid blue and white ceramics in the Victoria and Albert Museum 1501-1738* paru en 2002, est devenu un ouvrage de référence.

À une époque où voyager seule n'était pas chose habituelle pour une femme, sa curiosité lui a fait sillonner l'Iran et l'Afghanistan au début des années 1960. Ses compétences en histoire et en géographie, sans cesse nourries par le goût d'en apprendre davantage, lui ont permis, en parallèle à ses activités académiques, de guider pendant une trentaine d'années des voyages à travers l'Asie.

HORS COMMERCE

ISBN 978-2-940587-42-1



9 782940 587421 >



L'Esprit de la Lettre Éditions

[www.esprit-de-la-lettre.swiss](http://www.esprit-de-la-lettre.swiss)